



Le courrier

N° 1

Janvier 2013

Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne

www.cartels-constituants.fr

*Association membre de l'Inter Associatif Européen de Psychanalyse
Association membre de Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne*

Siège social : 80, rue de Ménilmontant 75020 Paris- tél. et fax : 01 42 54 39 84

*Le conseil des CCAF souhaitent à toutes et à tous une très bonne nouvelle année.
Qu'elle soit aussi pour notre association,
l'occasion d'un engagement et d'un travail fructueux.*

Françoise et Sean Wilder nous offrent ce texte :

« Pour les gens qu'on aime, on souhaite la meilleure santé qui soit, la meilleure table, les plus beaux habits, les heures les plus agréables et les plus sereines, l'amusement le plus exquis, une fortune d'un million, un cheval et une voiture pour la promenade, une humeur constamment excellente, des valets et des servantes, de bons amis, un sommeil profond et pendant le sommeil, les plus beaux et les plus doux rêves, un temps toujours radieux, une superbe campagne pour aller se promener et la jeunesse éternelle. C'est un peu beaucoup, n'est-ce pas, chère Madame Mermet, et je suis bien certain qu'étant la noble modestie en personne, vous savez vous contenter de moins. On peut être heureux de presque rien, lorsque l'âme est en paix et que le cœur est comblé. » (Robert Walser, lettre à Frieda Mermet, avril 1914)

Sommaire

Informations institutionnelles

Ordre du jour de l'assemblée générale statutaire des 19 et 20 janvier 2013, Pour préparer notre assemblée générale...	7
Rendez-vous	10
Invitations	12

Correspondances

Correspondances (2), Claire Colombier	13
Chers collègues, Claire Colombier	15

...être pris pour...et/ou...(se) prendre pour..., Luc Diaz	17
---	----

La parole imprévisible – pratique de la psychanalyse avec des enfants, Eric Didier	23
---	----

De la grâce des marionnettes qui dansent...à l'enfer des poupées qui parlent... Libre lecture du dernier livre de Jacques Nassif, Luc Diaz	27
---	----

Parution

Sandor Ferenczi, entre tendresse et passion de Jacqueline Garnier-Dupré	39
Le « précieux » de ferenczi, Michèle Skierkowski	

Inter-Associatif Européen de Psychanalyse	42
--	----

Compte rendu de la coordination des 17 et 18 novembre 2012, Jacques Nassif, Lucia Ibañez Marquez, Jöelle Feticcioni	
--	--

Convergencia

Compte rendu de la réunion du CLF du 6 12 2012, Christophe Amestoy	46
Politique de la psychanalyse, psychanalyse de la politique, Frédéric Nathan-Murat	47

Bloc-notes	48
Annuaire	49
Agenda	53

Ordre du jour de l'Assemblée Générale Statutaire

Maison des Associations
1-3 rue Frédérick Lemaître
75020 Paris
Métro Jourdain

Samedi 19 Janvier 2013 de 14h. à 17h.
Dimanche 20 Janvier 2013 de 9h.30 à 12h30.

(Le samedi matin étant consacré aux Cartels de la Pratique, notre assemblée générale commencera à 14 heures).

Ordre du jour :

Samedi après-midi de 14h. à 17 heures

Rapports

Rapport moral de la Présidente
Rapport financier de la Trésorière
Rapport des coordonnants :

Séminaire clinique et colloque : Albert Maître
Dispositif sur la pratique : Claude Masclef
Accueil : Christophe Amestoy

Elections : Appel à candidatures pour le Conseil, l'I-AEP et Convergencia

(Vous pouvez dès à présent signifier au Conseil que vous êtes candidat(e)s au prochain Conseil, à l'I-AEP, à Convergencia)...

Conseil : les mandats sont de deux ans renouvelables une fois.

Sont en fin de mandats (deux ans) :

Martine Delaplace,
Albert Maître,
Claude Masclef
Michèle Skierkowski

Proposent aux votes le renouvellement de leur mandat :

Martine Delaplace
Claude Masclef
Michèle Skierkowski

Donc : 4 postes à pourvoir.

I-AEP : les mandats sont de deux ans renouvelables une fois.

Michèle Skierkowski : mandat depuis 2008, pas de renouvellement possible

Lucia Ibanez-Marquez : mandat depuis début 2010¹

Jacques Nassif : mandat depuis début 2011

Donc : 2 postes à pourvoir

Convergencia :

Délégués nombre : 4

Actuels :

Serge Vallon

Jacques Nassif

Donc : 2 postes à pourvoir

Proposent aux votes leurs candidatures : Christophe Amestoy (pour le Comité de Liaison Français) et Michèle Skierkowski.

La passe : Christian Oddoux est coordonnant de la passe.

Compte tenu du fait qu'actuellement, il y a très peu de demandes concernant la passe, le Conseil propose de ne pas procéder à des élections au jury lors de l'A.G., mais de reprendre la question, d'une manière plus particulière, dans les mois qui viennent.

Dispositif sur la pratique : tirage au sort des nouveaux cartels de la pratique.

17 h. : Champagne pour tout le monde !

Dimanche matin : de 9h.30 à 12h30

- **I-AEP** : un statut juridique pour un I-AEP refondé ?

- Les projets :

- la publication des textes du colloque : « Le prix de la parole » - constitution d'un groupe éditorial

- le site : explication sur la possibilité dans le nouveau site pour chaque membre d'y faire figurer des informations, news, activités, etc.

- la journée des cartels en Avignon – 23 mars

- le retour du Cartel d'adresse en Avignon – 24 mars

- les journées d'étude à Lille à l'automne 2013

- le colloque de 2014

-Points divers

¹ Erratum : sur la convocation que vous avez reçue, je me suis trompée sur les années comme quelques-uns d'entre vous me l'ont fait remarquer. Je corrige ici. Mille excuses. MS

Pour préparer notre assemblée générale,

Nous aurons, entre autres, à débattre de deux points.

l'Inter-Associatif européen de psychanalyse,

l'I-AEP est dans le projet de se structurer juridiquement au plan européen, voire « mondial ». La consultation juridique auprès d'avocats spécialisés en droit européen (Cf. le compte rendu de la dernière coordination qui figure dans ce courrier) a permis de préciser quelles étaient les modalités juridiques d'une telle organisation. Reste à chaque association à définir si elle est prête à s'engager dans un tel processus qui entraîne de fait la délégation à l'instance ainsi créée d'une partie de sa souveraineté.

Convergencia

Pour le prochain colloque de **Convergencia**, les CCAF en tant que membre de Convergencia, sont association convocante pour ce colloque. Frédéric Nathan Murat (Dimensions de la psychanalyse) propose un argument (que vous trouverez aussi dans ce courrier).

Nous aurons donc à en débattre, et à prévoir les modalités de notre intervention lors de ce colloque.¹

¹Ce point ne figure pas sur l'ordre du jour de l'assemblée générale, les décisions sur les modalités du colloque n'avaient pas encore été prises à la date de l'envoi.

Rendez-vous....

Dispositif sur la pratique :

Le passage de témoin(age)s des cartels de la pratique à celui d'adresse aura lieu le **samedi 19 janvier 2013**, de 9h30 à 12h30.

Le cartel d'adresse souhaite entendre chaque cartel de la pratique au un par un, c'est-à-dire que les différents cartels n'écoutent pas ce dont les autres témoignent.

Ils organiseront selon leurs styles les prises de parole, étant attendu et souhaitable que tous les membres soient présents, chaque cartel disposant de ¾ d'heure.

Cartel 1 pour 9h30

- E. Denece
- M. Didier-Laurent
- D. Lallier-Moreau
- P. Lemesic
- P. Philippot

Cartel 2 pour 10h30

- D. Allier
- C. Hérail
- JP. Holtzer
- C. Ladas
- J. Nassif
- Y. Selles-Lagorce

Cartel 3 pour 11h30

- C. Amestoy
- A. Beaulieu
- F. Bert
- I. Dufresnoy
- MF. Rigollet

Les membres du cartel d'adresse passeront leurs témoin(age)s lors de nos journées de printemps en mars en Avignon :

dimanche 24 mars 2013 de 9h30 à 12h30..

Journées des CCAF à Lille

En **octobre 2013** (date à préciser).

A partir du retour du cartel d'adresse devraient se dégager l'axe et un, voire des thèmes de travail, qui offerts au débat lors de ces journées à Lille orienteront le travail vers un colloque des CCAF en 2014.

La journée des cartels : samedi 23 mars 2013 en Avignon

Cette journée n'a pas de thème général mais se définit comme la possibilité ou l'occasion pour les cartels et/ou pour les personnes qui le souhaiteront de faire part à l'association de leurs travaux, réflexions, questions....

Nous souhaitons que les personnes, groupes de travail ou cartels qui souhaitent intervenir le fassent savoir au conseil une quinzaine de jours avant l'AG de janvier 2013, en précisant le thème, objet ou argument de leurs interventions.

Cette journée sera suivie le dimanche 24 mars 2013, au matin, par le retour du cartel d'adresse aux membres de l'association, correspondant(e)s et invité(e)s de leurs élaborations.

Publication

Colloque : « Le prix de la parole »

Nous avons actuellement une dizaine de textes issus de notre colloque « le prix de la parole ».

Nous pourrions donc, lors de notre assemblée générale, constituer un comité chargé d'imaginer, de concevoir cette publication.

« Pernepsy » à Montpellier
Rencontres avec Jean Allouch

Le groupe montpelliérain des CCAF s'est donné comme objet de discussion cette année la question de la consistence et de l'efficace, toujours actuelle ou pas, dans la pratique des cures, des structures «Névroses, psychoses et perversions »

Les débats ont été soutenus à partir de la lecture de nombreux textes de Jean Allouch et ont amené la proposition qui lui a été faite et à laquelle il a répondu favorablement de venir travailler cette question à Montpellier durant deux demi-journées.

Dans cette perspective, et dans le droit fil de son dernier ouvrage *Prisonniers du grand Autre*¹, il nous parlera de ses travaux récents sur l'affaire « Schreber » et de la mise en question de cette autre idée reçue : « le délire est une tentative de guérison ».

Nous vous proposons donc de vous joindre à nous et de venir écouter et débattre avec Jean Allouch autour de ces questions le :

Le samedi **9 février 2013** de 14h30 à 18 heures et
le dimanche **10 février 2013** de 9h30 à 12h30..

Enclos Saint François
18 bis avenue de Castelnau
34000 Montpellier

¹ Jean Allouch, *Prisonniers du grand Autre*, oct. 2012, EPEL.

Correspondances (2)

Claire Colombier

Depuis le texte où je tentais de vous dire pourquoi je devenais pour cette année 2012 – 2013 correspondante, je suis venue à deux reprises partager avec vous quelques moments : lors de l'A.G. de juin 2012 et lors du récent colloque où je n'ai pu être présente que lors des deux matinées.

J'ai été un peu surprise d'entendre à peu près ce propos : « Ben, qu'est-ce que tu fais là, je croyais que tu nous avais quittés ? », à quoi j'ai immédiatement répondu qu'à ma connaissance, les correspondants étaient invités à participer à toutes les activités des CCAF, notamment les AG où bien sûr ils n'avaient pas le droit de vote. Quant au colloque, il était ouvert à tous, non ? Il y a eu aussi le « A bientôt, ah non, c'est vrai tu n'es plus des nôtres ».

Je ne savais pas que je vous avais écrit un « texte de rupture ». Je n'ai pas relu ce que je vous avais écrit, mais les raisons de mon choix sont toujours présentes à mon esprit : sachant que j'allais vivre une année difficile (et le destin a voulu qu'elle soit infiniment plus difficile que je ne pouvais le supposer), m'étant engagée par ailleurs dans un groupe dont les réunions m'occupaient tout un samedi chaque mois, et ayant vécu précédemment des situations aux CCAF où je m'étais vraiment demandé quelle place je pouvais bien encore y avoir, je me suis mise un peu sur la touche, sans penser que c'était définitif. Il n'y a pas tant de lieux où l'on peut s'inscrire et j'ai beaucoup cherché avant de me « poser » aux CCAF. Momentanément, je me mettais à une place un peu de côté, un peu autre (plus tout à fait « des vôtres »), mais correspondante tout de même, et j'ai choisi de prendre ce terme dans son sens épistolaire, comme d'ailleurs en avait aussi émis le vœu Martine Delaplace quand je lui ai fait part de ma décision, au moment de faire le chèque annuel. Je suis donc venue avec l'idée de ne pas perdre le contact, de trouver peut-être dans ce qui allait se passer, des occasions de m'inscrire à nouveau.

Je ne sais pas ce qu'il en sera en janvier prochain, mais voici quelques-unes de mes réactions et de mes réflexions.

Lors de la première matinée de l'AG de juin, l'ordre du jour appelait l'exposé par les groupes a, b et c, de là où ils en étaient de leur travail de préparation du colloque. Cet ordre du jour a été annoncé par Albert, qui a ensuite développé quelques idées concernant ce futur colloque. S'est alors immédiatement enclenchée une discussion qui aurait pu durer jusqu'à la fin de la matinée si Albert n'avait fort opportunément rappelé qu'il était temps de donner la parole au groupe a. C'est le seul groupe qui a eu officiellement la parole lors de cette matinée. Et indirectement, le groupe c, via Luc qui intervenait régulièrement en commençant son propos par « dans mon groupe... » ! Peut-être des personnes du groupe b ont-elle fait les mêmes tentatives, mais je ne les ai pas perçues.

Je ne sais plus comment est venue dans cette matinée la discussion sur l'argument du colloque tel qu'il avait été présenté dans le document distribué en début de matinée. Parole, sursaut des participants à l'AG qui ont je crois retravaillé ce texte le dimanche matin.

Cela traduit bien quelque chose de l'« ambiance » des CCAF : c'est un peu le « foutoir », on s'en remet souvent au Conseil (CA, bureau) pour élaborer des décisions qu'on n'a pas su prendre collectivement, mais quand quelque chose ne convient pas, ça finit par se dire, et par mobiliser quelque peu une énergie désirante. Deux manières indissociables de manifester une intolérance au « cadrage ». Mais quand même, cette allergie à tout formalisme dans la conduite des réunions, si minimaliste soit-il, c'est problématique. Un excès de formalisme peut aussi (servir à) empêcher la parole. - C'est l'écueil des groupes de pédagogie institutionnelle que j'ai pratiqués -, mais il y a au moins dans ces groupes des « vacuoles », qui permettent à chacun à son tour de dire ce qu'il a à dire, notamment à chaque fin d'un moment de travail –

Ce n'est pas une mince question, il me semble qu'elle est en lien avec la considération que le collectif porte à chacun de ses membres. Je rejoins là le propos d'un collègue des CCAF qui m'a écrit à la suite du précédent « Correspondances », et entre autres propos, soulignait quelque chose que je tra-

duirais par : les CCAF ne prennent pas bien soin de leurs membres (ce ne sont pas ses mots, ce sont les miens). Cette attention à chacun, à son parcours, à la diversité de son expérience professionnelle et à ce qu'il peut et veut en dire, si elle existe parfois dans les cartels, si elle peut aussi exister entre certains dans les « interstices temporels » de nos rencontres, n'existe pas vraiment au niveau du fonctionnement collectif. Quelque chose qui serait un vrai intérêt pour la parole de chacun, et aussi la mise en œuvre de ce principe qu'il n'y a qu'une seule catégorie de membres aux CCAF.

Le dispositif de préparation du récent colloque allait sans aucun doute dans ce sens, puisque, plutôt que de s'en remettre au seul grand groupe, autrement dit à quelques-uns qui réussiraient à y prendre la parole, pour dégager un thème, la préparation s'est faite en groupes où, le nombre étant moins grand, les chances de pouvoir prendre la parole et de faire émerger la diversité des préoccupations étaient plus grandes.

Il faudrait aller plus loin et conserver quelque chose de ce fonctionnement pour l'ensemble des questions qui sont à débattre aux CCAF. Pas en trois groupes, et pas en faisant un tirage au sort, mais en faisant appel à des regroupements régionaux où pourraient s'élaborer toutes les questions que posent le fonctionnement d'un collectif et celui d'une association (cela doit déjà fonctionner plus ou moins mais implicitement et pas avec tous). Un exemple actuel : le site des CCAF. J'ai cru comprendre qu'un nouveau site serait envisagé, mais par qui, avec qui, est-ce que cela va être le fait de quelques-uns, au motif qu'ils « s'y connaissent »

ou qu'ils s'y sont déjà attelés précédemment ? Ou est-ce qu'il va en être question dans un débat général au niveau de l'association/ du collectif ?

Voilà plusieurs fois que j'écris collectif/association, vous souvenez-vous de ce que j'avais écrit sur cette question dans un précédent Courrier ? Sans doute pas, il n'y a eu aucun écho, comme parfois, quand quelqu'un prend la parole dans le grand groupe, sa parole est suivie d'un bref silence et les débats reprennent comme s'il n'avait pas parlé.

Nous voilà au bord des questions soulevées par le récent colloque. J'en parlerai plus tard. Oui, vous avez bien lu, j'en parlerai plus tard. Vous n'avez quand même pas imaginé que j'allais vous laisser tranquilles ?

Ecrit 6 octobre 2010 au soir

Le 16 décembre 2012, je relis et « je persiste et je signe »

Claire Colombier

Chers collègues,

Claire Colombier

Chers collègues,

En 2013, je serai de nouveau membre des CCAF et, en déclarant cela, je ne manque pas de saluer un certain Groucho Marx.

Etre correspondant, c'est se tenir au courant, éventuellement participer, par sa présence ou ses textes, mais ce n'est pas s'inscrire.

Pour pouvoir travailler en libéral, j'ai besoin de cette inscription, de cet engagement auprès de quelques autres, dans une institution elle-même inscrite dans le social.

Cette inscription n'est pas (seulement) une inscription de l'ordre de celle qu'évoque le décret qui nous a tant fait causer (« régulièrement inscrits dans... etc »), mais celle d'un désir de travail.

A l'heure actuelle, ce désir s'oriente vers le fonctionnement d'un collectif, et vers une proposition de travail sur notre clinique.

Au niveau du collectif, je n'ai ni la disponibilité ni la force pour être à nouveau candidate au bureau, (cela exige en effet d'être présent à tous les rendez-vous institutionnels). Mais j'ai cru comprendre que chaque membre du bureau travaillait sur sa responsabilité avec quelques autres, je me signale donc comme intéressée par ce type de « coopération ».

En ce qui concerne la proposition de travail, elle est née à la fois de mes impossibilités/ incapacités (à être souvent par monts et par vaux, à faire des réunions le soir alors que je travaille très tôt le matin etc) et de mon goût pour l'écriture/lecture.

Je propose donc de réunir quelques (4 à 6) personnes qui travailleraient sur leur clinique par échange d'« écrits », se rencontrer quelque(s) fois n'étant bien sûr pas exclu. Le résultat des échanges de ce groupe serait présenté à un moment à quelques autres. Ce n'est ni plus, ni moins précis que cela. Ce qui doit être précisé le sera chemin faisant.

Je donne comme nom à cette proposition « Par-écrire » (terme que j'ai emprunté depuis si longtemps à Sibony que je l'ai fait mien).

Je souhaite à chaque un(e) et au collectif une « année désirante »

Claire Colombier

Le 2 janvier 2013

... être pris pour ... et/ou ... (se) prendre pour ...

Luc Diaz

« *E guji a chi un bel giorno si trovi bollato da una di queste parole che tutti ripetono. Per esempio: usurajo! Per esempio: pazzo!* »
Luigi Pirandello,
Uno, nessuno e centomila, (1909-)1926

Comme convenu pour notre prochain *deuxième jeudi*, en préparation de la venue de Jean Allouch en février à Montpellier, je suis reparti du premier de ses textes que nous travaillons : *Vous êtes au courant ? Il y a un transfert psychotique* [Littoral n°21, octobre 1986, p. 89-110], où il est écrit : « ... il s'agit du transfert et [...] le psychotique s'y inscrit exactement de la même façon que quiconque » [p. 89]. Je m'y attarde encorps.

Des re-con-naissances ne cessent d'insister. Re-co-n'être au risque d'être re-con-nu : nu, sans ombre possible, sans cachettes incertaines, sans forêt obscure. Défilement discontinu de pâles reflets de petites poupées dans les pupilles de l'autre, des autres. Se cacher est un plaisir, ne jamais y être un tant soit peu découvert, une catastrophe.

Si les sorts n'en finissent pas d'être jetés, comment frayer les questions de *l'empreinte* ? Jean Allouch : « *Tout se passe bien plutôt comme si la prise d'empreinte avait eu lieu, mais à l'encre sympathique ; c'est ici le cas de la qualifier tel : c'est avec ça que le sujet va souffrir.* » [Ibid., p. 109].

L'impétrant Jacques-Marie Lacan publia dans sa thèse de médecine, sous couvert d'*Aimée*, des écrits de Marguerite Anzieu. Elle lui reprocha de l'y avoir *cas-éfiée*, et lui réclama sans cesse ses manuscrits. Être (reconnue) écrivaine parmi les écrivain.e.s ?

Être (reconnue) humaine parmi les humain.e.s ?

C'est en corps les *trois* places que Jean Allouch y décline autour de la question d'y *être pris pour* : « *Tenons donc ferme sur ce passif [elle est prise – pour Jeanne d'Arc en l'occurrence] au regard duquel la psychose se donne non comme une action mais vaut comme réaction. Cet "être pris*

pour" joue en chacun des phénomènes proprement psychotiques. » [Ibid., p. 107] Cette assertion, à partir du moment où on l'accepte, ne met-elle pas, à elle seule, *pernésy* à genou ?

« *Et malheur à celui qui, un beau jour, se trouve étiqueté d'un de ces mots que chacun répète : par exemple "usurier" ; par exemple "fou" !* », profère Luigi Pirandello dans son livre : *Un, personne et cent mille* [L'imaginaire, Gallimard, Paris, 2010, ©1930 pour la traduction de L. Servicen, p.148], dont Jacques Nassif nous dit dans son *livre des poupées qui parlent* [E.M.E., Bruxelles, 2012, p. 153], qu'il le considère comme « *le premier roman qui pourrait se lire comme une véritable psychanalyse* ».

Vincent Van Gogh voulait *être peintre parmi les peintres*. Theo, son marchand de tableaux de frère, n'en vendit jamais un seul de son aîné. Il lui versa, avant l'heure, une allocation adulte handicapé. De quoi trancher l'oreille de la bête, qu'en Arles l'homme coupe de coutumes après *la cinquo de la tarde*, puis, (pour ?), la donner à la belle, à la fille de joies, à celle qui avait su *bien* faire tourner, danser, la bête, dont la destinée chorégraphique première se résumait à la ligne droite, puis, (pour ?), la peindre encorps et encore et tenter sans jamais vraiment cesser de s'y susp(r)endre de s'y re-co-naître...

Comment ne pas prendre et se prendre pour ? Comment ne pas être pris dans les désespérances de nos espérances ? Comment n'attendre l'inespéré ? L'analyse freudienne ne peut se vouloir un angélisme. Elle n'y connaît que trop les risques d'y faire la bête. Entre *récusar le témoignage* et *codéliner avec lui*, comment s'y *prendre autrement avec la persécution* ? serait une des premières questions que j'aimerais poser à Jean Allouch.

Dans son article *Comment retraduire en question la réponse psychotique* ? [ERES, *figures de la psychanalyse*, 2002/1, n°6, pp. 61-69], que nous a fait passer Marie-Pierre Ancelet, Arlette Costecalde nous apporte ce début de réponse par sa question. Elle l'emprunte à Serge Leclair, lors de l'intervention de ce dernier au congrès sur les psychoses en 1955 : *À la recherche des principes d'une psychothérapie des psychoses* ?

Elle nous rappelle qu'André Green resta violemment sourd à cette proposition, aveuglé par « sa » doxa freudienne et ses points nodaux : « ... conflit avec le moi et le ça dans la névrose, conflit entre le moi et la réalité dans la psychose, refoulement des instincts dans la névrose, refoulement de la réalité dans la psychose » [p. 63].

Arlette Costecalde repart dans les textes mêmes de Freud, essentiellement deux de 1924. D'abord avec *Névrose et psychose* [in *Névrose, psychose et perversion*, PUF 1973], qui confirme la doxa auquel semblait être arrimé André Green, puis avec *La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose* [Ibid.], où Freud, tout à la rigueur éthique de sa recherche, comme le souligne Arlette Costecalde, commence par déplier ses points nodaux, avant, patatras, d'avancer :

« Malheureusement, cela ne s'accorde pas du tout avec un fait dont nous pouvons tous faire l'expérience : c'est que toute névrose trouble d'une façon ou d'une autre le rapport du malade avec la réalité, qu'elle est pour lui un moyen de se retirer d'elle, et, dans ses formes graves, signifie directement une fuite hors de la vie réelle. » [Ibid., p. 299]

S'appuyant sur la suite du texte de Freud : « *Névrose et psychose se distinguent bien plus entre elles dans la première réaction, qui les introduit, que dans la tentative de réparation qui les suit* » [Ibid., p. 301], Arlette Costecalde persiste dans la distinction entre les deux, et reli(s)ant Lacan, elle considère l'existence, dans la névrose, d'un accroc dans le symbolique, et dans la psychose, d'un trou dans le symbolique. Un accroc n'est-il pas déjà un trou, aussi petit soit-il et même si, certes, une certaine substance reste conservée, accrochée ?

Me revient cette phrase de François Balmès dans sa conférence donnée au GRP à Marseille en 2003, *Nom-du-Père et structure* [in *Structure, logique, aliénation*, Érès, Toulouse, 2011, p. 28] : « *Bien loin de devoir être pensé d'abord sur le mode de la carence symbolique, du défaut, la psychose montre le vrai de la structure, le vrai de l'humanité en proie au symbolique.* » François Balmès concluait sur « *le Eyhèh asher éhyèh pure énonciation du symbolique comme trou.* » [Ibid., p. 29]

Être pris pour... et/ou (se) prendre pour... ne sont-ils pas consubstantiels au langage qui nous prend et nous torture ? et qui, sans cesser, et en un même temps, oppose, *oui/non*, – c'est la méprise et sa malédiction –, et ordonne, *bon/mauvais*, des histoires de *Bien* et de *Mal* – c'est le mépris et sa médisance. Que nous nous en défendions ou non, nous participons tous de cette folie des femmes et des hommes pris.es et torturé.e.s par le langage qui n'existe pas.

« ... suspendre ainsi ces opinions sur ce qu'est un enfant/un adulte, un garçon/une fille, un homme/une femme [...] ne serait-ce pas le premier acte analytique ? », nous demande Michèle Skierkowski dans le *Courrier* des CCAF de mars 2012 [n°2, p. 38]. Cette « suspension » ne serait-elle pas non seulement l'alpha de l'acte analytique, mais aussi son oméga ? Elle doit certes être présente dès le début, au moment de la rencontre, elle doit aussi perdurer les temps des séances, mais ne pourrions-nous pas la radicaliser aussi après et entre les séances ?

Que ce soit dans nos discussions autour de *pernépsy*, que ce soit dans celles autour de féminin/masculin, entrer dans ces forêts obscures, c'est accepter d'y perdre le côté droit, la voie droite. « ... *per una selva oscura / che la diritta via era smarrita* », toscanisait Dante au milieu du chemin de notre vie, c'est-à-dire au début de la *Divine comédie*.

Toute la difficulté réside à tenter de penser, c'est-aussi-à-dire de panser, la continuité des discontinuités apparentes ou raisonnantes, c'est-aussi-à-dire langagières et leurs illusoirs facilités. Cela nous contraint à traduire, à trahir, avec Françoise Wilder [*Ce que les femmes psychanalystes ont fait à la psychanalyse*, Le courrier des CCAF, octobre 2009, p. 14] le slash, celui du continu/discontinu par exemple, ou celui qu'on interpose entre perversions, névroses et psychoses, voire même entre féminin et masculin, en lui « appliqu[ant] [...] la fonction que lui ajoute Linda Hart : celle du avec et non du contre, qui s'ajoute à sa fonction d'effacement d'un terme unique : "lorsque Lacan écrit barre oblique sur *La femme*, écrivant là son fondement non ontologique, "Elle" n'a pas de référent dans la réalité mais seulement une existence fantasmatique dans l'imaginaire masculin." (Linda Hart, *Entre corps et chair*, EPEL, 2003, p. 137). »

Nous (re)trouverions la différence loin en amont du langage humain que chante Pascal Quignard, ou celle que Michèle Montrelay cherche avec un petit a chez Derrida, ou même avec Lacan : une différance qui participe au présent. Celle d'altérités qui ne s'opposent à rien, qui ne se reconnaissent jamais, qui se distinguent, qui se différencient partout, sans cesse, sans dessein...

C'est bien là que résident toutes les difficultés d'une élaboration théorique qui doit cesser de penser par oppositions, tout en utilisant pour ce faire le langage qui n'en finit pas d'en créer. Or nous ne pouvons nous passer d'élaborations théoriques, du moins de leurs mises en œuvre, plus sans doute que d'œuvres elles-mêmes.

Cette épineuse question, Michèle Skierkowski la soulève dans son texte, *Il était une fois... comment transmettre la psychanalyse*, : « *Notre rapport au savoir analytique est marqué d'un cer-*

tain embarras : d'un côté, nous tenons que chaque cure doit s'aborder sans préjuger de ce qui pourra en advenir, sans catégorie qui nous ferait prévoir à l'avance les coups de la partie qui s'annonce ou viendrait ranger celui ou celle qui nous convoque dans cette expérience à l'enseigne de "Pernépsy". Mais d'un autre côté, comment se passer de toute élaboration théorique ? » [Le Courrier des CCAF, n°4, octobre 2012, p. 30]

Sans élaboration théorique, la psychanalyse se réduit bien vite à une pratique de guérisseurs. Je respecte les guérisseurs. Ils sont pour la plupart respectables. Ma mère arrêta le feu. Elle en est, aussi, sans doute, morte. L'arrivée massive des brûlures radiothérapeutiques dans le traitement des cancers a fini de littéralement la consumer. Sur-tout quand ce furent celles de proches...

Si Freud s'est aussi fortement, aussi constamment, accroché à l'importance d'une élaboration « scientifique », conformant ainsi, dans la dernière de ses *nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1932), celle-ci à la conception du monde (*die Weltanschauung*) de la science, et même s'il y constatait bien vite les manques et les limites de cette dernière, *trop imparfaite encore*, c'est, il me semble, qu'au-delà de son vif attrait d'un label scientifique dans l'esprit des Lumières face aux obscurantismes, il avait peut-être compris l'intérêt des pas-de-côté que nous offre l'élaboration théorique face à ce réel de la vie, et donc de la mort, qui ne cesse pas de ne pas cesser, et qui n'est pas sans danger pour notre intégrité physique même. L'autre danger étant bien sûr de s'y enfermer dans l'illusion mortifère d'une sacrosainte vérité doctrinale, dogmatique.

Le pas-de-côté "élaborateur" est, il me semble, à double détente : il permet d'abord de (se) décaler personnellement en intellectualisant, en y *sublimant* quelque affect, puis, il permet collectivement de partager, autant que ce faire se puisse, avec *quelques autres* le poids de ce que nous recevons, et dont nous nous chargeons, lorsque nous écoutons. Il en devient ainsi, aussi, actif au moment même où nous écoutons. De même, *notre* analyse et nos *contrôles* nous aident quelque peu à sortir du duel de l'intersubjectif pour se laisser aller à laisser passer du transsubjectif. En arrêtant le feu radiothérapeutique, ma mère n'avait pas l'opportunité de tels pas-de-côté. Le feu lui aurait lentement, mais sûrement, consumé ses racines : PPR, *pseudo-polyarthrite rhizomélisque*, a diagnostiqué la faculté... Tout fut dans le *pseudo, credo*. Comment continuer sans jamais vraiment cesser de nous poser des questions que nous ne transformerions pas trop vite en réponses ?

Pour tenter de ne pas en finir d'élaborer, ferons-nous du passé table rase, ou plutôt, nous

risquerons-nous à essayer de le dépasser, ou mieux, de le faire passer, à la manière dont évoluent les sciences physiques : qu'il y ait ou pas du neutrino pour aller plus vite que la lumière ne remet pas pour autant en cause la vitesse même de la lumière ?

Dans son intervention, *Horizontalités du sexe*, proposée le 19 janvier 2002, à l'hôpital Sainte-Anne, à l'invitation du Cercle Freudien et d'Espace analytique, Jean Allouch concluait : « *Notre beau tableau clinique à double entrée, névrose, psychose, perversion, avec, chacune son mécanisme, Verwerfung, Verdrängung, Verleugnung, nous est-il bien utile ? Je crois, je dis que non, que donc la coupure de la psychanalyse d'avec la médecine est aujourd'hui à radicaliser comme jamais. Certes, bien des énoncés psychanalytiques vont ainsi être rendus largement caducs. Ceci correspond au prix que nous devons payer pour que la psychanalyse redevienne ce qu'elle était : une pratique parasitaire.* » [<http://www.jeanallouch.com/rubrique/8/articles.html>, p. 17] Devrons-nous jeter le bébé avec l'eau du bain, ou garderons-nous les mécanismes ? Forclusion, refoulement et déni ne seraient-ils pas toujours autant d'actualité, qu'il me le semblerait ?

Dans sa participation, *Dépathologisations : homosexualité, transsexualisme... quoi d'autre ?* [<http://www.jeanallouch.com/rubrique/4/interventions.html>], le dimanche 23 septembre 2012, lors du troisième congrès d'Espace analytique, à la table ronde intitulée *Clinique de la modernité*, Jean Allouch propose à partir du fragment 64 d'Héraclite [$\tau\alpha \delta\epsilon \pi\acute{\alpha}\nu\tau\alpha \omicron\iota\alpha\kappa\acute{\iota}\zeta\epsilon\iota \kappa\epsilon\rho\alpha\upsilon\nu\acute{o}\varsigma$, *ta de panta oia-kizei keraunos : les tous, gouverne la foudre*] de traduire *ta panta*, par *les divers*, plutôt que par un *univers* aussi totalisant qu'illusoire : « *L'éclair révèle les tous, et donc qu'il n'y a pas d'univers, alors que, ajoute Lacan, l'on est "par notre position subjective", "obligés de penser le monde comme univers".* » [p. 6] Jean Allouch y poursuit l'exégèse qu'avait proposée Lacan au congrès de La Grande Motte, *Sur la passe*, le samedi après-midi 3 novembre 1973 : « ... $\tau\alpha \delta\epsilon \pi\acute{\alpha}\nu\tau\alpha$, *cette énonciation même, procède d'une idée véritablement principielle de l'hétérogénéité entre les choses, disons, pour ne rien dire de plus.* » [<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan70.php>, p. 1477]

Je ne peux qu'acquiescer à cette traduction/trahison. Chacun a *sa chose* avec lui se mouvant, et c'est au mieux à *elle* que nous aurions quelque accès, comme le souligne Jean Allouch. Le sujet n'y apparaîtrait sans jamais cesser de y disparaître dessous. « *Pour quelle raison Lacan a-t-il parlé non pas tant de Freud que de la chose freudienne ? Pourquoi, chez lui comme chez Heidegger, cette problématique de "la chose" qui l'a conduit jusqu'à dénicher das Ding dans Freud ? Réponse :*

on s'éloigne moins du divers en convoquant la chose freudienne qu'en en appelant à Freud. Ce n'était pas tant Freud qui parlait qu'une certaine chose elle-même parlante, la chose par Lacan dite "freudienne". » [Dépathologisations..., op. cité, p. 6] Quid de la chose lacanienne ?

Les divers compliquent les tentatives d'élaboration théorique, et leur tendance à systématiser, pour ne pas dire à totaliser. Devrions-nous alors, par exemple, écrire des monographies d'un autre style ? Comment écrire, en des mêmes mouvements, pour que ce soit dit *en passant*, d'une analyse et de « mon » analyse ?... Devrions-nous glaner encorps et toujours, quelques récits de voyage dans ces eaux-là ? Des histoires de vieux et de jeunes caméléons amphiboies, funambules et somnambules ?

Mieux comment tenter de ne jamais vraiment cesser d'écrire, décrire, une clinique analytique dynamique du transfert ? Rester figés dans *pernépsy*, c'est accepter d'autoriser certains, trop certains, et parfois nous-mêmes, pour ne pas dire moi-même, à proférer des aberrations et des horreurs, aussi indignes que celles entendues lors de la controverse de Valladolid, du style : les dits psychotiques ne peuvent pas avoir d'humour, ni même de relation amoureuse (sic). Je me rappelle toujours ce que répondait en substance Michel Ribstein, quand on lui parlait de « rééduquer » les psychotiques : ce ne sont pas des amputés d'une jambe à qui il faudrait apprendre à se servir de béquilles, parfois ils ont les deux... De même, les dits "névrosés", les claudiquants, peuvent par moments cesser de boiter, ou même perdre aussi une jambe en chemin qu'ils retrouvent au tournant...

Comment alors repérer, au cours et au décours des séances, parfois dans une même séance, et si possible pas du seul fait de notre seule intuition clinique, les moments où ceux que nous recevons n'ont qu'une jambe, et ceux où ils ont les deux ? Dans *Soit dit en passant* [Le Courrier des CAFF, janvier 2012, n°1, p. 35], j'avançais ce début de réponse toujours dans la dynamique transférentielle :

« Dans les reconstructions de mes récits de voyages sur le divan de mon analyste, les patients, qu'il me semble y être venus s'y associer le plus librement, furent essentiellement des psychosés. C'est souvent avec eux, grâce à eux, par eux, qu'a pu se mettre au travail une autre angoisse, différente, au-delà et/ou en deçà, de la seule pressante et oppressante de la névrose, l'angoisse d'une franche et totale dissolution, de toutes les fictions qui avaient semblé pouvoir tenir le cou jusque-là. À un bout, je parlerai de tension(s), de dureté(s), même si l'on peut s'y évanouir ; à l'autre, je suis tout simplement aspiré. Baudelaire chantait Pascal et son gouffre avec lui se mouvant... C'est de la

poésie la plus proche de ce que je ressens dans le transfert d'angoisse, que pour plus de clarté, et donc moins de relief, je qualifierai de psychotique. »

Dans son article de 1986 [Vous êtes au courant..., op. cité], Jean Allouch nous en offre un autre, moins intuitif, il me semble, quand il différencie deux postures dans le transfert : *transférer* et *poser transférentiellement*. Il range la première du côté des "névrosés", et la seconde du côté des "psychotiques" et des analystes. « Cette formule conjoint, en un court-circuit, la mise au jour du transfert chez Freud et un énoncé repris de la lecture lacanienne de Schreber. » [Ibid., p. 90]

Aux moments, et seulement à ces moments-là, où celle ou celui, que nous recevons, pose transférentiellement, alors nous devons nous « interdi[re] systématiquement toute interprétation au sens du jeu sur l'équivoque signifiante » [Ibid., p. 100], et « la folie à deux, [où] le partenaire est celui qui dit qu'en son témoignage le fou dit vrai. » [Ibid., p. 99] En ces temps-là, Jean Allouch conservait du « systématiquement ».

Tenter de repérer, lorsque notre client pose transférentiellement, est une des voies d'élaboration que nous avons, il me semble, à frayer. Jean Allouch précise que ce serait : « ...lorsqu'il nous fait le cadeau et l'honneur de nous prendre à témoin de son témoignage, nous demandant, ce faisant, d'en entériner la validité mais d'un lieu d'où il est exclu que nous puissions le faire. » [Ibid., p. 101] Poser transférentiellement serait donc prendre l'autre à témoin de son témoignage, où le témoin, qu'il est lui-même, est à écrire « t'es moins afin d'entendre ce que comporte inmanquablement d'atteinte narcissique sa posture » [Ibid., p. 100].

Si l'on poursuit la métaphore dans le transfert, en posant transférentiellement, l'analyste prendrait l'autre à témoin de son témoignage de « t'es (rien de) moins qu'une petite merde », que lui aurait appris sa propre analyse, aussi bien terminée qu'interminable...

En guise de conclusion, je ne résiste pas, pour enrichir notre débat, à vous faire passer la citation de Freud que Jean Allouch a mis en exergue de son texte : *Dépathologisations : homosexualité, transsexualisme... quoi d'autre ?* [op. cité]. Elle est d'une telle évidence, qu'elle m'en est restée longtemps aveuglante :

« Le névrosé malade est pour nous un homme dans le conflit duquel nous ne pouvons arriver à voir clair dès lors qu'il l'apporte déjà constitué. Inversement, si nous connaissons ce conflit, nous oublions qu'il est un malade, tout comme lui, quand il a connaissance de ce conflit, cesse lui-même d'être un malade. » [Personnages psychopathiques à la scène, Œuvres complètes, vol. VI, Paris, PUF, 2006, p. 326]

À ses manières, Fernand Deligny nous avertissait: « *Si tu joues au policier, ils joueront aux bandits. Si tu joues au bon Dieu, ils joueront aux diables. Si tu joues au geôlier, ils joueront les prisonniers. Si tu es toi-même, ils seront bien embêtés.* » [Graine de Crapule, *Conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver*, 1945]

Si tu joues au docteur... voire pire à l'analyste...

Comment s'y retrouver *soi-même*, sans trop s'y sous mettre de croire s'y maître ?

Être pris pour, et en premier par, pour, soi-même, soi et le même.

Se prendre, se méprendre, s'éprendre, et se pendre...

Luc Diaz *faciebat*,
Castelnaud,
le mercredi 12 décembre 2012.

La parole imprévisible, Pratique de la psychanalyse avec des enfants

Eric Didier

*De Chengdu à Montpellier, il n'y avait qu'un pas...
Voici la sixième conférence, à l'adresse des étu-
diant(e)s de l'Université Paul Valéry.*

Bonjour,

Nous allons nous promener entre les Twin Towers, embarquer sur le Pecquot, sans nous laisser emporter par la furie du très taiseux Capitaine Achab, souffrir mille morts avec Woodie Allen, traverser des hontes inavouées. Bref : jeter des passerelles entre la psychanalyse et les enfants.

Philippe Petit a jeté un fil entre les deux Twin Towers, ce fil qui sépare la vie de la mort, cette vie qui ne tient qu'à un fil, il va jusqu'à s'y mettre à genou pour s'avancer encore, puis s'y allonger. C'est là le plus singulier, le plus solitaire des actes qui parle à chacun de quelque chose d'universel : la vie et la mort sont séparables, et en fin de compte, dans une cure psychanalytique, c'est très précisément ce dont il va s'agir avec le fil de la parole tendu entre deux partenaires.

Il y a une chose qu'aucun mathématicien ni aucun ordinateur ne pourra jamais prévoir ni calculer. Aucun psychanalyste non plus d'ailleurs, c'est : quel sera votre prochain rêve et la façon dont vous le conclurez. Cela vous laisse un espace où vous pourrez vous produire à votre guise ; le savoir inconscient est de votre côté, nul part ailleurs.

Un patient, professeur d'anglais dans un hôpital de jour, veut apprendre à une jeune adolescente qui doit quitter le cours, un dernier mot : « Quand je m'en vais, je me..., je me... », et il mime « je me lève ». Elle réplique : « Moi quand je m'en vais, j'éteins la lumière ! ». Ca l'a fait rire le professeur, et ça a fait rire son analyste. Ca l'a fait rire parce qu'il s'agit d'une parole d'insoumission à la dictée du maître, qui attend avec sa question, sa propre réponse. Il rit, parce que cette réplique lui révèle que sans même le savoir, il était en attente d'une parole qui le surprenne.

Le Capitaine Achab, c'est l'attachement indéfectible à celle qui lui a pris sa jambe. Il court après la baleine blanche, Et après sa jambe perdue. Il est une magistrale figure de l'enfermement dans la haine. Pour cette baleine, fluide, insaisissable, qui relance

son désir, il est celui qui court inlassablement pour ce qui est perdu à jamais, plutôt que se consacrer à ce qui lui reste. Une blessure plus secrète, chacun porte la sienne, sa scène particulière d'humiliation extrême à partir de laquelle on peut rester coller et interpréter le monde en y cherchant et en y retrouvant que ce qui s'y répète ; un mot suffit, celui qui vous a épinglé, qui vous simplifie à l'extrême, qui prétend vous arracher votre propre complexité : « Gros lard, petit nain, chimpanzé, conne ».

Woodie Allen, met en scène ceci magistralement dans un de ses premiers films. Très déprimé, il vient d'être abandonné par son amoureuse. Trainé dans un *dancing* par ses amis, il aperçoit une beauté sur la piste. Tout son être se tend vers elle. Il s'approche avec un grand sourire, se met à danser à côté d'elle, il va pouvoir revivre. La réponse vient : « Casse toi, cloporte ! ». Voilà le mot qui le coupe en deux, il est *ko* debout mais le sourire qu'il avait ébauché, il l'affiche encore, le célèbre sourire social. Il n'y a plus personne et pourtant il fait semblant de tenir debout. Mais on sent qu'il peut rester enfermé dans cette scène jusqu'à son dernier souffle, réduit à croire qu'il n'est en effet qu'un cloporte. Que son essence, son secret, ce serait « cloporte ». Comme si une connivence venant de lui attestait qu'il était bien cela.

J'ai rencontré un enfant qui, lors d'un bal masqué, s'était glissé dans un sac de couchage, pour ramper par terre. Il n'avait trouvé qu'à se déguiser en verre de terre. Nous voilà passés dans la dimension de la parole du surmoi, cette petite voix très intime qui nous serine encore et encore le même disque rayé : tu n'es pas à la hauteur, tu es nul, moche, passe ton tour, fais toi tout petit, reste au coin. Cette sale petite voix qui intime de rester immobile et de se faire minuscule. A chacun la sienne. L'un occupe un haut poste dans la presse et a dans la tête une sorte de saboteur, qui fait de lui de temps en temps une vieille grand-mère affolée. L'autre, est radine d'elle-même, dure, inflexible, jusque dans les rapports sexuels. Comment se lâcher, sortir de la constipation, pour s'offrir à l'altérité radicale et laisser autre chose à ses partenaires, qu'une dépouille, un corps déshabité, comment faire pour laisser autre chose dans le corps social qu'un masque aussi souriant soit il, qui ne cache qu'absence et silence.

Passer à autrui et accepter de recevoir de l'inattendu, de l'improvisation, ou se ratatiner sur

soi, tourner dans sa bulle, tel est l'enjeu et l'alternative à quoi chacun, chacune est soumis tout au long de son parcours. A chaque instant, le sujet humain peut se retrouver écartelé par le choix entre un monde simple et un monde d'une complexité infinie, celui du passage à autrui et à ses énigmes, à ses manques, à sa finitude.

Le monde simple, c'est celui où vous êtes en connivence avec la parole de tous les tyrans, historique, politiques, familiaux, religieux. Celui où je ne suis rien ou si peu, et toi que j'institue en être, devant qui je me dissous, je me fais minuscule. Toi dont je choisis de boire les paroles, de copier les moindres gestes, je veux te téter et te téter encore. Moins j'existe, plus je simplifie. De toi je veux tout, tout de suite, tout le temps et pour toujours, à toi je dis oui toujours, oui au système bancaire, oui aux *open space*, oui au nucléaire. Rappelez vous cet ancien Premier Ministre français qui, une semaine après Fukushima, a déclaré : « Le nucléaire c'est l'avenir ».

Mais il y a le réel, ce que Lacan a nommé l'impossible, le petit grain de sable qui fait qu'à deux ça ne tourne pas rond, ça coince, cela peut être un infime détail, une énormité. Fukushima, la destruction des Twin Towers, un autiste dans la famille, un délire qui éclate, Winston Churchill qui dit non, quand tous se couche, Churchill qui annonce : « Non, ce n'est pas cela ». Il y a de l'imprévisible, du non calculable, des trous.

Le psychanalyste, en posant que la présence même d'un Sujet, avec ses rêves, ses symptômes et son désir, porte en lui une énigme jamais entièrement déchiffrable, ouvre à ceux et celles qui s'adressent à lui l'opportunité de faire un pari essentiel : n'être ni transparent, ni calculable. Ainsi ouvre-t-il l'accès au surgissement de paroles inattendues, les seules qui puissent un instant mettre en pièce la mécanique surmoïque, la répétition, l'immobilité, laissant place au rire qui signe la pure joie d'exister. Un analysant raconte qu'un jour, il y a quarante ans de cela, son grand père lui assène : « Si je te prends à fumer une seule cigarette, je te déshérite ». Silence, fou rire : « Je viens de trouver quoi lui répondre quarante ans après :

– Mais pépé, si tu me déshérite, comment je vais m'acheter mes clopes ».

Les paroles inattendues, qu'elles surgissent du côté de l'analysant ou de celui de l'analyste, peuvent délivrer un instant ou à tout jamais le patient de la loi de l'apesanteur, des boulets traînés dont il n'a pas su se dé-liaer. Confi de honte, un jeune homme raconte enfin sa scène d'enfermement : « Lors d'une promenade sur la plage avec un camarade, il se déshabille et se met à danser nu, devant celui-

ci ». Sur le divan, il me supplie de lui dire ce que j'en pense. Je réponds, que danser tout nu sur une plage, fut-ce devant un garçon, ne fait partie des interdits des dix commandements. Et bien cela, il ne le savait pas vraiment.

Dans l'analyse, il s'effectue des opérations de séparation, séparation d'objets empilés dans des caves, dans des cassettes, mais quand même présents dans les têtes, séparation des conditions tout à fait spécifiques qui nous sont faites à nous êtres humains, d'être absents de notre scène originariaire, de notre commencement et de la scène de notre propre fin, comme le note si justement Pascal Quignard. Cette double absence nous condamnant à errer sans cesse d'une de ces scènes à l'autre, à chercher ce qui toujours sera manquant, ou à tenter puisque l'errance n'est pas confortable, à colmater ces deux scènes manquantes par une longue plainte infinie, ou par l'accumulation des profits.

Le corps du nouveau né est un territoire troué et donc non seulement baigné, enveloppé mais parcouru à travers ses yeux, ses oreilles, ses narines, par ce qui s'empare de lui ; une présence complexe, paradoxale mais extrêmement sophistiquée, consistante et structurée, dite par Lacan l'Autre maternel. De cette rencontre première d'avant la pensée d'un petit humain, avec un Autre absolument non barré, quelles empreintes reste-t-il ? Quand un corps est pris, caressé, dorloté, rejeté, lavé, emmaillotté, tenu en laisse, surveillé, palpé, chéri, et parfois exécré ; quand ce corps n'a rien à répliquer, rien pour penser, où l'autre te prend selon son bon plaisir ou te jette, avec sa névrose qui impose sa propre grammaire d'amour ou/et d'exaspération, dans quel silence de plomb, dans quelles jouissances innommées, le défaut de toute amathie, le *viva la muerte*, le rire des bourreaux prennent-ils leur source. Et, *a contrario*, quand ce fût un âge d'or, dont la sortie peut laisser le sujet navré ou mélancolique devant la rudesse de ce nouveau monde, qui exige de soutenir la controverse avec chaque petit autre, attestant ainsi de sa propre existence et de celle d'autrui, travail arasant s'il en est. Un jour l'inouï se produit quand le petit humain découvre qu'il n'y a pas qu'un seul mot au monde. Quand il entend plus qu'un-seul-mot, plus qu'un-seul-son. A partir de cette découverte, il a plus qu'un quelque chose, il y a autre chose qu'un quelque chose, il y a quelque chose entre deux mots, un espace, et puis un troisième mot et deux espaces, c'est là que se saisit une première pensée. Cette instant où le petit extrait du brouhaha un son singulier, qu'il peut découper, isoler, quand ce qui n'était qu'un bruit, devient un son de lui être adressé à lui très particulièrement : mon canard, choupinette, salopiaux. Ce son qu'il peut comparer à un autre et à un autre encore. Et c'est le début de l'aventure. Il m'a été donné de

voir une mise en scène sur l'échec de se passage au deuxième mot. Un personnage va pendant 2 heures seul en scène poser une seule question : « What color is this ? » Et donner une seule réponse : Red ». Cette question minuscule est tout ce dont il dispose pour penser le monde. Nous spectateur, nous nous trouvons avec lui enfermé dans sa cellule étroite et commençons à éprouver désespérance et affolement de ne pas accéder au deuxième mot. Le personnage puise différents objets dans un coffre et pour chaque objet pose la même question et donne la même réponse. Nous voilà enfermés dans sa misère. Notre seule porte de sortie nous est offerte par les variations d'intonation et les trouvailles faites pour se débarrasser de chacun des objets : jetés en arrière dans la salle, piétinés, cachés dans sa culotte. N'est-ce pas une épreuve identique qu'il nous a été donné de traverser avant de pouvoir un jour parler et rêver.

Penser c'est oser établir une passerelle entre un signifiant et un autre encore jamais mis en rapport jusque là. C'est oser briser ce qui est donné comme inéluctable et identique à soi même, c'est s'affranchir de ce qui est donné comme établi, du stable, c'est en quelque sorte lâcher les biens acquis pour aller vers un « je ne sais quoi ». Voici un exemple de décalage de l'ordre établi effectué par une petite fille de 5 ans. Elle est en visite à l'hôpital pour voir sa grand-mère atteinte d'une hépatite, toute la famille a amené des jonquilles, couleur

d'une mort annoncée. Elle quitte la pièce et demande à sa mère d'aller chez le fleuriste avec elle. Elle va y choisir une rose, par la grâce de quoi, elle introduit dans la chambre de la malade, son propre remue-ménage, son désaccord radical avec la connivence et le bien entendu.

Un petit garçon est atteint de multiples désordres organiques. Il va séjourner à plusieurs reprises dans des services hospitaliers divers. Face à la complexité et à la multiplicité de ses troubles, les parents finissent par l'accompagner chez une psychanalyste. Après deux années d'entretiens, son analyste lui déclare un jour : « Bravo tu as survécu, tu es un petit héros ». A quoi il répond du tac au tac : « J'ai survécu mais j'ai aussi beaucoup mouru ». Dans cette histoire, le désir de séparation entre vie et mort est plutôt, on l'entend du côté de la psychanalyste ; mais voilà, pour que cela passe aussi du côté de l'analysant, celui-ci lui dit : « Si tu me propose de quitter la solitude de ces chambres d'hôpital, commence par venir m'y chercher, m'y retrouver, je ne peux seul en sortir et sûrement pas avec des histoires à l'eau de rose ». Trois remarques : « Je ne peux pas faire semblant de passer du côté de la vie. As-tu toi-même effectué cette sortie vers la vie ? Et si oui, peux-tu renouveler, inaugurer avec moi ce trajet ? ». Voilà, je vous remercie.

**De la grâce des marionnettes qui dansent...
...à l'enfer des poupées qui parlent.**
(libre lecture du dernier livre de Jacques Nassif)

Luc Diaz

Je nous invite à franchir le Rubicon par la grâce du dernier opus de Jacques Nassif, *Le livre des poupées qui parlent* (E.M.E., Bruxelles, 2012), où dès le prologue « *les dés sont jetés* », et ensemble à nous « *lancer à l'aventure* », où « *il va s'agir* », rien de moins, « *de parler, à travers le livre qui s'écrit, sur ces livres qui se liront, de ce qui se passe quand deux sujets lancent la partie d'une analyse. Or ce drôle de jeu [...] doit ainsi se dérouler sans référence au moindre morceau d'écriture, cette règle s'appliquant pour l'un comme pour l'autre !* » (*Ibid.*, p. 7)

Cette aventure, il va donc nous falloir la vivre avec ce paradoxe que Jacques Nassif souligne en sa conclusion, et auquel la psychanalyse « *confronte ses pratiques, [et qui] se rencontre à tous les points cruciaux de son discours. Il importe en effet de la tenir et de soutenir que ce discours sera transmissible, tout en sachant fort bien cependant que le savoir qu'il permet d'atteindre restera intransmissible.* » (*Ibid.*, p. 160)

Et c'est bien là que réside une des réussites majeures de ce livre, celle de tenir cette gageure, comme le relève Michèle Skierkowski dans son texte, *Il était une fois... comment transmettre la psychanalyse*, à propos de cet ouvrage de Jacques Nassif, lorsqu'elle écrit : « *C'est peut-être dans la manière dont on parle, dont on écrit, que quelque chose de l'ordre d'une transmission peut s'effectuer. Le livre de Jacques Nassif est en ce sens l'illustration de cette orientation.* » (*Le Courrier des CCAF*, n°4, octobre 2012, p. 30) La forme plutôt qu'un fond, substantiellement sans fond... « *En psychanalyse, point de transmission qui vaille, et encore moins sans reste !* » (*Le livre des poupées...*, op. cité, p. 20)

Avant d'embarquer dans ce qui a, de prime abord, et même à bâbord et à tribord, toutes les apparences d'une galère, je me suis demandé : pourquoi diable – puisqu'il y est question d'enfer –, Jacques s'y est-il attelé ? Un livre sur des *poupées qui parlent* ! Une des réponses ne serait-elle pas celle qu'il donne à la question qu'il nous pose à la page 17 : « *Et que serait donc, en ce sens, l'anti-poupée absolue et systématique ? [...] La chose qui ne cesse de lui faire pièce, c'est ce qu'il faut bien*

appeler du terme dont a usé Freud quand il a lancé l'hypothèse de l'inconscient. » ?
Bon vent !

Je ne dresserai pas la liste de tous les thèmes, et de leur richesse, ni de tous les bonheurs de lectures, que ce livre recèle, au risque certes de tenter l'impossible, présomptueux et prétentieux, de le réécrire, sans en avoir même ni la félicité de son style, ni l'élégance de sa langue, mais pis encore de vouloir vous priver des joies de les goûter *in situ*.

Je ne dresserai pas non plus la liste exhaustive de *ces livres qui se liront* au cours, et au décours de cette aventure, tant ils sont incontestablement nombreux et variés, mais surtout, car je dois bien avouer n'en avoir pas lu un seul, n'en ayant même jamais entendu parler pour la plupart. Ce sont essentiellement des contes et des nouvelles, « *et cela, dans la mesure où, en matière d'érotologie, aucune psychologie n'est de mise, mais seulement une mythologie, qui mettra en récit [...] la rencontre de deux corps comme coïncidence entre des événements vécus par des sujets certes, mais de personnes qui leur attribuent un sens différent, fondamentalement marqué par les malentendus du transfert.* » (*Ibid.*, p. 87)

L'unique texte que je me suis procuré et que j'ai lu depuis, c'est celui de Jacques Nassif lui-même : *Par les Marionnettes parler*, avec comme sous-titre (*Recherche sur le « Praticable »*), daté : « *Paris, Novembre 1980* » – dix mois après la dissolution de l'AFP, et un an avant la mort de Lacan –, et paru dans la revue *Le Coq-Héron* (n°83, Paris, 1982, pp. 28-62), voilà déjà trente ans, voilà déjà six lustres. « *En psychanalyse, tout ce qui s'écrit n'est-il pas oublié aussi vite que révélé et ne faut-il pas tous les cinq ans réécrire encore le même livre ?* » (*Le livre des poupées...*, op. cité, p. 7)

Si « parler » se retrouve dans les deux titres, nous verrons plus loin que si les poupées parlent, les marionnettes, quant à elles, dansent ; dans leur cas, c'est le machiniste qui parle, au risque, ou plutôt à la chance, de devenir « *à la fin [...] la marionnette de sa marionnette.* » (*Ibid.*, p. 8)

Le livre des poupées qui parlent, Jacques Nassif le porte, donc, en lui depuis déjà fort longtemps ; il nous en avertit dès ses deux premières phrases :

« Je ne vais donc pas lanterner davantage. J'ai assez rêvé de ce livre pour me lancer à l'aventure. » (*Ibid.*, p. 7) La conclusion porte d'ailleurs sciemment le titre du premier texte : *Par les marionnettes parler*. « ... je débouche, à la sortie de mon parcours, sur un titre en boucle ... » (*Ibid.*, p. 151).

Jacques Nassif ne confond pas les poupées et les marionnettes : les premières « nous entraînant peu à peu en enfer » (*Ibid.*, p. 158), alors que les dernières peuvent nous offrir « la grâce », sur l'attention de laquelle nous attire le texte d'Heinrich von Kleist, qui termine son livre en appendice, et « que l'on peut considérer comme le testament [du romantique allemand] » (*Ibid.*, p. 157).

La boucle se bouclant, cette même nouvelle, datée « sans doute » du 12 décembre 1810, *Über das Marionettentheater*, et traduite par Jacques Nassif, lui-même, et Jean-Michel Rey, « Sur le Théâtre de Marionnettes », précédait son texte de 1982, dans la revue *Le Coq-Héron* (op. cité, pp. 23-27). Dans *Par les Marionnettes parler*, il y était déjà question d'aventure à propos de la nouvelle d'Heinrich von Kleist : « ... un seul texte dont la découverte, la transmission et la retrouvaille auront tissé pour moi la toile d'une réelle aventure. » (op. cité, p. 35)

Dans cette nouvelle, l'interlocuteur du romantique allemand, danseur réputé, démontre que les mouvements des marionnettes à fils sont plus parfaits que ne le seront jamais ceux des êtres humains, par le fait qu'en suscitant une conscience, le fruit de l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal affecte l'âme de ces derniers, et l'empêche de se « trouver [...] au point du centre de gravité du mouvement » (*Heinrich von Kleist, Sur le théâtre de Marionnettes*, Le Coq-Héron, op. cité, p. 25, et *Le livre des poupées...*, op. cité, p. 164).

Le fruit de l'Arbre de la connaissance n'est-il pas autre chose que le langage lui-même ? Le dialogue entre le « serpent » et Ève n'est-il pas le premier de la Genèse, le nom imprononçable et Adam communiquant précédemment, essentiellement, par une sorte de télépathie ? Le « Où es-tu ? » divin (Gen., III, 9) n'intervient qu'après ladite consommation.

Aussi, et Jacques Nassif le souligne à propos dans *Par les Marionnettes parler* (op. cité, p. 37), Heinrich von Kleist peut soutenir dans sa nouvelle qu'avec quelqu'un qui n'a « point lu avec attention le troisième chapitre du premier livre de Moïse, et avec quelqu'un qui ne connaît pas cette période initiale de toute la culture de l'humanité, on ne saurait parler décemment des suivantes et encore moins de la dernière. ». Le romantique allemand peut souligner les « ravages entraînés par la conscience dans la grâce naturelle de l'homme. » (*Heinrich von Kleist, Sur le théâtre de*

Marionnettes, Le Coq-Héron, op. cité, p. 26, et *Le livre des poupées qui parlent*, op. cité, p. 165)

Je ne peux m'empêcher de citer, ici, Alfred Jarry, que Jacques Nassif invoque sur la question de l'interprétation : « ... ce que Jarry exprime parfaitement dans le français très pur dont il use, lorsqu'il écrit : "suggérer au lieu de dire, faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots". » (*Ibid.*, p. 19) Dans sa *Conférence sur les pantins*, le 21 mars 1902, à Bruxelles, le père d'*Ubu roi* – dont une mise en scène pour marionnettes fut représentée en 1898 au *Théâtre des Pantins* de Paul Ranson, "Nabi plus japonard que le Nabi japonard" – gueula : « Les marionnettes seules dont on est maître, souverain et Créateur [...] traduisent, passivement et rudimentairement, ce qui est le schéma de l'exactitude, nos pensées. On pêche à la ligne [...] leurs gestes qui n'ont point les limites de la vulgaire humanité. » (*Œuvres complètes*, tome I, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, p. 423)

La caractéristique des marionnettes est bien d'être dépourvues de conscience. "Dépourvu de conscience" est peut-être une des meilleures définitions, que je connaisse, de ce nom impropre d'inconscient freudien. Jacques Nassif conclut *Le livre des poupées qui parlent* par ces considérations : « ... je pense que le "dépourvu de conscience" ici préconisé, et auquel tout ce livre a été consacré à travers toutes ces poupées par lesquelles il nous a fait passer, n'est autre que la position de l'inconscient freudien la plus soutenable aujourd'hui. » (op. cité, p. 159)

L'étymologie de marionnette, par altération de Marie, en mariole, mariolette, nous montrerait une petite image de la Vierge, sous forme de statues, ou poupées, processionnant à l'occasion de l'Assomption, et "actrices" des spectacles que l'on y donnait à la place des Mystères. Leur histoire est donc indissociable de celle du théâtre, et de la culture populaire. L'évolution de la poupée en marionnette recouvre la question des rapports entre le jeu et le rituel, et celui de ce dernier au théâtre. (*Dictionnaire culturel en langue française*, tome III, sous la direction d'Alain Rey, Dictionnaires Le Robert-Sejer, Paris, 2005, pp. 392-393) Les Mystères, et "leur" théâtre, ne sont pas pour rien, il me semble, dans l'élection de Jacques Nassif pour les marionnettes qui dansent, et dans son exécration des poupées qui parlent.

Jacques Nassif reconnaît en H. von Kleist : « l'auteur d'un de ces textes où je considère qu'est inventé le praticable » (*Par les Marionnettes parler*, op. cité, p. 34). Le praticable y est défini comme « un lieu inédit dans la culture, une sorte d'enclave dans le discours de la maîtrise où se vérifie le pouvoir de la fiction, puisque le dire y prend le pas sur le faire et parvient à refondre le sujet, en

refondant ses actes sur la parole. » (Ibid., p. 29) [Pour toutes les citations de *Par les Marionnettes parler*, présentes dans mon texte, c'est l'auteur qui souligne.]

« ... on ne saurait faire mieux que d'emprunter au théâtre [...], mais d'un théâtre où les acteurs resteraient eux-mêmes cachés pour faire agir le lieu en tant que tel : je veux parler du théâtre de marionnette. Quant au mot qui désignerait le mieux l'ensemble de ces conditions matérielles de l'acte analytique, c'est un terme d'architecture réemployé au théâtre, quand on veut indiquer que le décor n'est point en trompe-l'œil : il s'agit du "praticable", une construction qui signifie que sur la scène qu'elle occupe, portes et fenêtres ne sont pas seulement de toile peinte, mais qu'on peut effectivement les ouvrir et se mouvoir dans l'espace qu'elles circonscrivent. » (Ibid., p. 30)

Le texte d'H. von Kleist permet à Jacques Nassif non seulement de filer la métaphore du machiniste et de la marionnette, dont nous verrons plus loin que le premier imagerait l'analysant, et la seconde, l'analyste, mais encore, par la forme même de ce texte, d'y révéler la "mise en scène" d'un acte analytique, que l'on reconnaît toujours seulement dans l'après-coup – « [Ce] qui fait le psychanalyste : c'est la mise en place de cette scène contradictoire où deux sujets travaillent à faire en sorte que se joue son existence qui fait qu'il y aura du psychanalyste. » (Ibid., p. 30) – :

« ... comme il s'agit, [dans la nouvelle d'Heinrich von Kleist] par l'entremise de ce personnage captieux, de l'énonciation d'une série de paradoxes, cette réplique est loin d'être redondante, comme c'est le cas dans le dialogue platonicien où l'interlocuteur, dans la meilleure des hypothèses, le simple instrument de la preuve, se fait le support d'une démonstration. Pour que le paradoxe tienne, il faut, en effet, que son énonciation soit ponctuée par l'étonnement, la surprise, l'objection, voire l'ironie de celui qui, l'écoutant, s'ingénie à faire saillir le paradoxe au niveau de l'énoncé, ce qui est censé relancer celui qui l'énonce jusqu'à faire aboutir son discours en apologue, seul un tel récit pouvant apporter à l'énonciation paradoxale, toujours à visée théorique, des confirmations, toujours de l'ordre clinique. » (Ibid., p. 36)

Jacques Nassif peut écrire à propos d'H. von Kleist : « ... son Art anticipe la Science à laquelle FREUD a donné son nom. » (Ibid., p. 34) Que les romantiques allemands aient eu la préscience de la "science" psychanalytique, n'est ni fortuit, ni nouveau, Freud lui-même en cherchait une sorte de légitimité chez Goethe. Dans ses deux textes Jacques Nassif le décortique superbement. C'est d'ailleurs à ce propos que *Par les Marionnettes parler*, fait son apparition, par une note de bas de page, dans *Le livre des poupées qui parlent* : « Et il

y a longtemps²⁸ qu'à ce titre, j'ai été amené à énoncer que le nom de Goethe était à la névrose ce que le nom de Cervantès était à la folie. » (op. cité, p. 87)

La note 28 nous ramène à la page 34 de *Par les Marionnettes parler*, où l'on peut lire : « À vrai dire, je n'hésiterai pas ici à aller plus loin que le fondateur de ce discours [psychanalytique] qui aurait volontiers accordé que Goethe eut cette "préscience" [...] il faut assumer que le nom de GOETHE est à la névrose ce qu'est le nom de CERVANTES à la folie. [...] Pour ce qui nous occupe, les textes que l'histoire littéraire a regroupés sous le chef de romantisme allemand, tout comme les tableaux de COROT auxquels finissent par ressembler les paysages, peuvent nous intéresser encore aujourd'hui, serait-ce indépendamment de leur valeur littéraire, comme les paradigmes de la clinique freudienne, l'histoire de Dora par exemple, apparaissant sous ce jour comme la pâle copie d'une nouvelle de KLEIST justement. » (Par les Marionnettes parler, op. cité, p. 34)

Pour souligner combien ces deux textes se répondent et se prolongent, se rappellent et s'interpellent, je citerai la page 152 du *Livre des poupées qui parlent* : « ... de même que ce sont les paysages qui finissent par ressembler aux tableaux de Corot ... » (op. cité)

Dans le même ordre d'idées, et pour poursuivre avec les romantiques allemands, et essayer de comprendre comment Jacques Nassif peut dans ses deux textes soutenir, entre autres, que : « ... la seule littérature vraiment digne de la psychanalyse n'est pas post-, mais pré-freudienne. » (Par les Marionnettes..., op. cité, p. 35), je citerai ces deux passages : « KLEIST se doute parfaitement de ce qu'il est en train de sonner le glas des Lumières. » (Ibid., p. 37), et « Mais il est notable que ceux-ci, désavouant le confort intellectuel de Goethe, leur chef de file, ont pris sur eux de sonner le glas des Lumières de plus en plus triomphantes en Europe, mais exclusivement mises aux services de l'extension de la raison d'État ou du développement du capitalisme, des phénomènes qui, avec la Restauration, vont dorénavant marcher main dans la main. » (Le livre des poupées..., op. cité, pp. 87-88)

En effet, en s'appuyant notamment sur ce passage du texte d'H. von Kleist : « ... le paradis est à présent verrouillé et le Chérub est derrière nous... » (Ibid., p. 164, et *Heinrich von Kleist, Sur le théâtre de Marionnettes*, Le Coq-Héron, op. cité, p. 25), Jacques Nassif nous montre combien : « ... la tentative de KLEIST [...] s'inscrit en faux contre le mythe de l'innocence qu'ont patiemment forgé les philosophes du XVIII^e Siècle : plus de "bon sauvage" qui tienne et, dans la foulée, plus d'enfant merveilleux ! » (Ibid., p. 37)

Il nous y invite à ne pas « ... commettre sans vergogne la grande bévue : celle d'estimer qu'aucune limite ne se dresse à ce qu'on se rende "maître et possesseur de la nature". C'est à cette furie des "Lumières", [...], que le danseur en sa démarche, cherche à mettre un terme. » (Ibid., p. 59)

L'analyste se devrait d'être un danseur afin d'échapper à la furie des Lumières, et leur psychologisme, toujours par trop manichéen, : « Ces auteurs, dont le plus radical est sans doute Heinrich von Kleist, prennent toutes les distances qu'ils peuvent à l'égard de Kant et déclarent sans ambages qu'il n'y a pas lieu de donner un contenu ni psychologique ni encore moins transcendantal au je du cogito cartésien ; [...]. Ces romantiques allemands deviennent ainsi les ancêtres les plus directs de la psychanalyse comme anti-psychologie ou comme réfutation du psychologisme, à telle enseigne que la "psychologie scientifique" de Freud doit immédiatement se déclarer comme méta-psychologie. » (Le livre des poupées..., op. cité, p. 87)

Jacques Nassif peut d'autant plus justifié son élection des contes et des nouvelles, plutôt que des romans, par trop psychologisant : « ... la choix du conte au lieu du roman, de la vie des objets au lieu de la geste d'un sujet promouvant la psychologie de son moi, est celui qu'ont accompli les grands romantiques allemands, lorsqu'ils nous proposent passagèrement par la mythologie, voire la magie, de suivre les péripéties erratiques et anecdotiques de sujet pris entre les attentes du corps vivant, et les offres de ces corps morts que sont les poupées. » (Ibid., p. 89)

Avant de nous attarder sur ces *poupées qui parlent*, essayons de comprendre en quoi Jacques Nassif peut soutenir, de façon aussi provocante que pertinente, qu'« Un psychanalyste, ce n'est rien de plus et rien de moins qu'une marionnette. » (Par les Marionnettes..., op. cité, p. 31)

Comment peut-il conclure *Le livre des poupées qui parlent* par les affirmations suivantes ? Elles sont aussi troublantes que finalement recevables, peut-être parce que nous les vivrions heureusement quelquefois, ne pouvant, bien sûr, les prévoir, a priori, mais seulement en témoigner a posteriori : « Il faudrait alors ici se permettre de généraliser et d'affirmer que la situation analytique elle-même, c'est-à-dire la fabrication à laquelle s'emploient à parts égales l'analysant, quand il dévide le fil de ses associations, et l'analyste, quand il s'abstient de vouloir leur suggérer un sens qu'il serait supposé savoir ou avoir dans sa théorie, n'est autre que le praticable conformé par le machiniste et ses marionnettes, l'analysant étant évidemment en place de bouger les fils du langage pour que le psychanalyste devenu marionnette de son discours, lui restitue la grâce perdue, en la rendant visible, et lui

permettre de recouvrer ainsi la souveraineté à laquelle il aspirait en vain sur les poupées de son existence. » (op. cité, p. 159)

Pour ce faire, Jacques Nassif repart de la clinique, qui, comme me l'ont seriné mes maîtres, prime toujours sur la paraclinique, et sur les théorisations. Dans *Par les Marionnettes parler*, le symptôme, « est la condition pour que s'instaure un praticable, [...] [et] fonctionne en cause du psychanalyste ». « [C]e symptôme que ni l'écriture ni la lecture ne sauraient délier, [se caractérise] comme étant ce qui se présente sous les espèces de l'illisible. » (op. cité, p. 30)

Si le symptôme est illisible et donc fait souffrir, c'est, précise-t-il, que son texte reste en souffrance(s) : « ne pouvant plus être dit et donc, encore moins, lu, [il] a dû être écrit : 1/ dans moins que des lettres, 2/ dans plus d'une langue, et 3/ sans signature. » (Ibid., p. 30)

Le problème de l'absence de signature dans tout roman familial est d'une telle évidence que le « praticable doit donc au moins servir à déjouer cette censure. En tant que lieu théâtral, il doit privilégier la "répétition" par rapport à une "représentation" toujours différée, au point d'abolir tout public, d'éliminer chaque tiers pour qu'il en soit parlé. » (Ibid., p. 31)

Restent les questions des lettres et des langues. La solution, apparemment paradoxale, des lettres "effacées" – nous les retrouverons plus loin avec le golem – est trouvée dans la danse : « Lire, ici, c'est donc danser » (Ibid., p. 32). L'analyste doit se laisser aller à « devenir la marionnette de cet écrit, parvenant à rendre pour le moins visible, même si c'est sans paroles, ce qui lui a été confié comme illisible » (Ibid., p. 32), et ainsi « restitue[r] la première inscription d'un texte enfin débarrassé de toutes ces gloses, interpolations, gommages et réinterprétations auxquels la souffrance a contraint son sujet. » (Ibid., p. 33)

Pour ce qui est des langues, la marionnette offre à l'analyste « le recours [de] n'en parle[r] aucune. » (Ibid., p. 32) : « ... ce que requiert la danse, c'est d'abord le silence. » (Ibid., p. 33) « ... un sujet peut [alors] recourir à la marionnette pour rejouer ce qui était resté moins que des lettres et qui s'était noué dans plus d'une langue, aux fins d'abriter une vérité aussi cruelle que futile, aussi précieuse qu'insupportable. » (Ibid., p. 33)

Quant à savoir quels sont ces fils qui « qui actionnent une marionnette à distance, [et qui] doivent [eux] pour donner l'illusion du spontané, rester invisibles » (Ibid., p. 32), Jacques Nassif précise bien vite : « Or, en fait de fils, il n'y en a pas de plus invisibles que ceux tissés par la voix dans l'audible, si bien qu'en l'absence de tout corps à corps, et sans même qu'il soit besoin de l'ériger en règle, ce sont des paroles, et elles seules, qui peu-

vent agir à distance, la conclusion à tirer par celui qui les manie, étant que ce sont aussi bien des paroles qui continuent à faire souffrir son corps... » (*Ibid.*, p. 32)

Il peut soutenir : « ... c'est bien par la prééminence accordée au vocal que se définit le praticable. » (*Ibid.*, p. 49)

Surgit la question de l'hypnose, "refoulée" originaire de la psychanalyse, « Ne dois-je pas ici me rappeler – ou avouer – que je suis un des rares psychanalystes à avoir démontré [cf. in *FREUD, L'inconscient* (Galilée – Paris 1977) 4^{ème} partie, p. 540 à 612] que l'hypnose, loin d'avoir été abolie d'un trait de plume, avec son abandon explicite par FREUD, continue de jouer, au sein du praticable, un rôle non seulement instigateur – c'est ainsi qu'encore aujourd'hui se noue le lien analytique – mais à vrai dire fondateur, c'est bien un lien hypnotique qui relie la marionnette au machiniste, aucune ficelle ne pouvant mieux infléchir un corps que celle de la voix. » (*Ibid.*, p. 48)

Jacques Nassif peut déclarer que ce refoulement originaire continue d'avoir ses effets, et non des moindres, comme tout bon refoulement de ce type dans (pas)toute (la) psychanalyse : par lui, « ... la conception freudienne du transfert n'a pu éviter de dériver vers un autoritarisme du métalangage, l'action du machiniste qu'est l'analysant étant préordonnée par les conceptions du mécanicien qu'est l'auteur de la théorie, et le style d'acte attendu des marionnettes étant préadapté au personnage figé qu'impose une mise en scène immuable, le praticable dégénéralant ainsi en rituel, tandis que les gestes bien délimités qui sont attendus du psychanalyste orientent la psychanalyse dans le sens de la conformité à un modèle. » (*Ibid.*, pp. 48-49)

Dans *Le livre des poupées qui parlent*, l'hypnose est bien entendue présente à propos de cette langue « qu'on dit maternelle, mais qui pourrait tout aussi généralement se dire naturelle. C'est pour désenfouir la "magie ancienne" que comporte cette langue, pour lui redonner tous les pouvoirs qu'elle recèle que Freud (à la même époque donc que Rimbaud, et dans un texte de 1890) a pensé devoir recourir à l'hypnose. » (op. cité, p. 21) Jacques Nassif n'élude pas son équivoque, lorsqu'elle devient terrifiante, "abominante", quand elle sert une « volonté de pouvoir » (*Ibid.*, p. 19).

Elle y est aussi peut-être plus encorps présente dès qu'il est question d'évoquer la voix, « le plus archaïque des objets » (*Ibid.*, note 29 p. 89), où l'on entend bien étymologiquement par archaïque, ce qui est, à la fois, le plus ancien, et ce qui, à la fois, nous gouverne toujours...

La voix tresse sans doute le véritable fil rouge du livre, et peut-être même de pastout le travail et les élaborations de Jacques Nassif. Il cite ainsi un de ses autres ouvrages : *L'écrit, la voix*, paru en 2004

(Flammarion, département Aubier, Paris), que je n'ai évidemment pas encorps lu.

Elle court de même tout au long de *Par les Marionnettes parler*, tel par ce rappel des plus pertinents et des plus opportuns : « ...c'est bien par la prééminence accordée au vocal que se définit le praticable. » (op. cité, p. 49) Ce qui lui fait regretter que « ...la tâche de théoriser la voix a[it] été, n'est-ce pas, constamment remise et jamais systématiquement abordée », et qui l'oblige à reprendre « ici la question en l'état où l'a laissée Lacan [...], faute d'avoir pu théoriser correctement la voix » (*Le livre des poupées...*, op. cité, p. 21) En cette "matière", même Boileau reste inopérant, nous aurons beau vingt fois sur le métier remettre notre ouvrage, la polir sans cesse et la repolir, elle demeure "impolçable".

Nous pouvons maintenant révéler, revoiler de le dévoiler, ce mystère de la métamorphose du machiniste analysant en marionnette de sa marionnette ; c'est-à-dire percevoir la "magie" de l'analyse freudienne, qui débiterait avec deux analysants de telle sorte que l'on pourrait dire *a posteriori*, qu'il y a eu un analyste, à fin, en fin, de se retrouver toujours, encore, avec deux analysants, mais de telle sorte qu'il y aurait encorps, désormais, deux analystes.

« Le mystère, c'est la survenue de cet instant fugitif où le machiniste, s'étant épris du mouvement de sa marionnette, est pris dans le rythme qu'il a dû lui-même imprimer, au point de devenir, sinon dans sa vie même, l'effet de sa cause, en tout cas, l'espace d'un instant, la conséquence de sa condition, celle-ci devant, en tant que marionnette ou psychanalyste, un objet décidément détachable, dans la mesure seulement où il peut apparaître pour ce qu'il est sur cette scène où la marionnette se pose dans l'indécidable de cet embrayeur que je souligne.

Apparaître pour ce qu'il est ? Nul être assurément ne soutient cette apparence, mais la vérité que voici : seule une marionnette peut faire danser une marionnette. Ce qui veut dire que l'existence du psychanalyste, en tant qu'elle donne corps dans le praticable, à quelqu'un qui se prête comme marionnette aux manipulations du machiniste-psychanalysant, ne vise à rien d'autre qu'à lui montrer sur quel rythme il danse, en exhibant la cause de son désir sous la forme de cette condition de sa psychanalyse. » (*Ibid.*, p. 52)

Après nous en avoir avertis dès la page 30 : « ... le psychanalyste : on n'en rencontre point dans le tissu des relations sociales, tout comme, aurai-je envie d'annoncer, on ne rencontre pas de souffleur dans la rue et hors de son trou. », Jacques Nassif peut enfoncer le clou (du spectacle) : « Hors du praticable, c'est en tout cas bien ainsi que se présente une marionnette : qu'y a-t-il de plus infatué

qu'un psychanalyste qui continue de l'être à la ville comme à la scène ? Qu'y a-t-il de plus dénué d'esprit qu'une marionnette sans machiniste ? » (Ibid., p. 52)

Dans le droit fil (de marionnette) de la nouvelle d'H. von Kleist, où l'avantage qui permet aux marionnettes de l'emporter sur les danseurs humains est « un avantage négatif : nommément, celui de n'être jamais affectées » (Heinrich von Kleist, *Sur le théâtre de Marionnettes*, Le Coq-Héron, op. cité, p. 25, et *Le livre des poupées...*, op. cité, p. 164), Jacques Nassif peut mettre en garde celui qui se voudrait être, ou se dire, a priori analyste : « Autrement dit, pour peu qu'un sujet recherche par dessus tout à être affecté à une place, il ne peut que le devenir, ce qui ne saurait manquer, qu'il s'en aperçoive ou qu'on le lui fasse sentir, de l'affecter, puisque c'est là le point de chute du verbe : à force d'affecter, on l'est. » (Par les Marionnettes..., op. cité, p. 58)

C'est le texte de Michèle Skierkowski, *Il était une fois... comment transmettre la psychanalyse*, qui me permet la transition entre les marionnettes de 1982, et les poupées de 2012. Dans la note 3 de bas de page 31, elle nous rappelle l'étymologie de poupée : « la pupille est l'organe où l'on apparaît par reflet telle une petite poupée. » (*Le Courrier des CCAF*, n°4, octobre 2012)

La question des regards, du regard, pour ne pas "métalangagiliser" trop vite dans le spéculaire, est en effet déterminante dans la nouvelle d'H. von Kleist : il n'est pas anodin « ... que ce soit dans le champ du regard que l'épreuve s'accomplisse. [...] ... le texte de KLEIST est vraiment d'une précision toute clinique, puisqu'il isole avec une rigueur remarquable cette dimension du leurre, pour nous structural, dont l'image spéculaire remplit la fonction, le piège se refermant, lorsque le sujet fait la rencontre, de pur hasard, d'un objet susceptible de mettre cette image à l'épreuve, du fait qu'il cause le désir sans pourtant se refléter dans le miroir. » (Par les Marionnettes..., op. cité, p. 40)

C'est l'ours, dont le « regard est sans désir : les "yeux dans les yeux" » (Ibid., p. 41) dans la nouvelle d'Heinrich von Kleist, qui permet à Jacques Nassif, en une prédiction aujourd'hui réalisée, d'introduire, par sa différence, les poupées dans les marionnettes : « Il faut souligner cependant que l'ours n'est pas seulement une statue animée par quelque mécanisme plus ou moins subtil ni même un de ces automates d'aujourd'hui doté d'une mémoire et d'un programme plus ou moins sophistiqués, jouets que l'industrie commence à répandre sur nos marchés sans lésiner. » (Ibid., p. 44)

La première poupée du livre de celles qui parlent n'en est pas une, puisque c'est « un bébé sans paroles » (*Le livre des poupées...*, op. cité, p. 8). Nous

y reviendrons. La première définition que Jacques Nassif donne de "sa" poupée, « et tant pis, cette fois, s[il] force un peu le sens du mot et [s]e permet les facilités du métalangage ! », est la suivante : « ... faire parler un supplément de sujet qui serait sans voix, un substitut du maître le plus absolu qu'est la mort elle-même, mais qui aurait toutes les apparences de la vie : une poupée qui parle, comme le font aujourd'hui la plupart de nos gadgets, terme que l'on n'ose déjà plus employer, tellement leur besoin s'est presque substitué à la réalité. Cet artefact devenu plus réel que la réalité elle-même, et qui, portable ou mobile, nous accompagne partout, c'est ce que j'appellerai [...] : la poupée. (Ibid., p. 16)

Il est essentiel pour suivre son propos de noter d'entrée la relation fondamentale entre "ses" poupées et la mort. Il fait « alors tout de suite remarquer qu'il faudra étendre l'application de ce terme [poupée] à tout ce qui prétend faire le choix de la mort, pour imposer le pouvoir de l'institution plutôt que se soumettre aux aléas d'une compréhension improbable du sens de ce que l'on a voulu dire, avec sa voix et en s'en remettant à ce que sont censés dire les mots d'une langue. » (Ibid., p. 16)

Il peut écrire, non sans l'humour de la dérision : « Ce que j'appelle donc poupée, pour rendre peut-être la tentative plus dérisoire, c'est l'émanation la plus éhontée du pouvoir d'un métalangage, qui se voudrait souverain et qui pourrait faire à la limite ce que prétend le gros Coco de Lewis Carroll : obtenir d'un mot qu'il puisse dire n'importe quelle chose [...]. » (Ibid., p. 17)

C'est grâce à, aux objet(s) petit a, que Jacques Nassif nous fait saisir cette relation intime entre ces poupées qui parlent et la mort : « ...les objets dits a par celui (Lacan) qui en a fait la trouvaille, et qui, bien que relevant des quatre types de pulsions attenantes au fonctionnement d'un corps vivant, sont des ersatz de vie ou des répliques du vivant, en eux-mêmes morts : ils peuvent donc parfaitement être des poupées mécaniques ou des marionnettes donnant l'illusion de la vie, pour mieux leurrer le désir. » (Ibid., p. 89)

Ce sont enfin *Les Hortenses* de Felizberto Hernandez, qui lui permettent d'évoquer : « l'indicible mélancolie que distillent les poupées dans leur fonction de faire vivre les fantômes. [...] [et leur] fonction de [nous] éviter de se sentir mort dans un corps vivant. » (Ibid., p. 129)

Au début du chapitre III, Jacques Nassif nous propose une première catégorisation des poupées, celles, qui « Pendant des siècles, [les a fait] oscill[er] entre le jouet que l'on donne aux enfants pour qu'ils lui insufflent la vie de leurs fantasmes, le fétiche au travers duquel un magicien ou sorcier incarne ses pouvoirs, pour évoquer un mort ou tuer un vivant, et la statue qu'un sculpteur imagine, à

coup de marteau ou en s'usant les doigts sur de l'argile, pour donner vie à son idée de la beauté, selon le mythe platonicien de la "Chora" dont j'ai démontré ailleurs qu'il illustrait l'action de la pensée sur cette matière qu'offre la voix. Jusqu'au XVII^e siècle et avant la prétention cartésienne [...], confectionner une poupée ou une statue qui donnent l'illusion de la vie ne relevait pas de la Science, mais de l'Art, compte non tenu évidemment de la Magie qui relève des deux. » (Ibid., p. 25)

Ce sont encore les romantiques allemands qui, au Chapitre VII, lui donnent la modernité d'une deuxième catégorisation : « *Ils sont, même, qui plus est, parvenus à catégoriser ces objets en trois types : soit la poupée, spéculaire et mimétique, qu'est le golem dans la tradition juive, soit la poupée intermédiaire entre le mort et le vivant qu'est le fantôme, soit enfin la poupée phallique, et faisant donc office de fétiche, qu'est la mandragore.* » (Ibid., p. 89)

Je vous invite vivement à aller lire dans le livre de Jacques Nassif, par la grâce des textes auxquels il nous convie, et par celle de son écriture, les prolongements de cette nouvelle catégorisation. *Isabella von Ägypten (Isabelle d'Égypte)* (1812), le conte d'Achim von Arnim, encorps un romantique allemand, réunit les trois : golem, fantôme et mandragore. Je m'attarderai seulement sur le golem. À la suite de cet auteur, Jacques Nassif nous détaille sa fabrication, et sa destruction possible, qui sont une « *une affaire de parole et de connaissance des mots susceptibles d'animer l'argile dont s'est servie la pensée divine pour créer l'homme à son image* » (Ibid., p. 120)

Le poète allemand (d)écrit : « *Ces golems sont des statues d'argile auxquelles on a donné la forme d'êtres humains, sur lesquelles on a prononcé le Schemhamphoras, parole mystérieuse à la vertu magique [les soixante et douze noms "explicatifs" du nom imprononçable], sur le front desquelles on a écrit le mot Aemaeth, "vérité" ce qui en fait des êtres vivants que l'on pourrait employer à tous les travaux s'ils ne grandissaient pas avec une telle rapidité qu'ils sont bientôt plus forts que leur créateur. Mais tant qu'on peut atteindre leur front, il est facile de les tuer ; il suffit d'effacer l'Ae de leur front ; il ne reste plus alors que la dernière syllabe, maeth, qui signifie : mort, et ils s'effondrent à l'instant comme une argile desséchée.* » (Ibid., pp. 119-120)

Jacques Nassif, en restant fidèle au texte du poète, n'est pas tombé dans la facilité que lui aurait procuré l'hébreu lui-même, où vérité, *emet(h)*, un des noms "explicatifs" du nom imprononçable, s'écrit : אמת, et où mort, *met(h)*, s'orthographie : מת. Si bien que pour tuer le golem, il suffit d'effacer sur son front la première lettre –

c'est le cas de la dire –, l'aleph : א. La mort s'y lit, s'y lie, bien comme l'effacement du manque, le manque de cet *obscur objet du désir*...

Je terminerai notre aventure, avant que vous n'embarquiez, je l'espère, pour celle à laquelle *Le livre des poupées qui parlent* nous convie, par les deux points qui me posent, encorps, le plus de difficultés. Ils ont tous les deux, il me semble, la même caractéristique, bien "juive", bien freudienne, bien de l'analyse freudienne, qui est celle d'attendre le messie, tout en sachant qu'il ne viendra pas, et tout en gardant, nonobstant, l'"endieuement" que procurerait l'espoir de sa venue. Ou pour le dire autrement, celui de tenter l'impossible, tout en sachant cet impossible, et tout en conservant, malgré tout, l'enthousiasme que donnerait l'espérance d'y parvenir.

C'est peut-être encorps le vœu pieux d'un Lacan, le 10 juin 1970, dans *L'envers de la psychanalyse*, celui de voir surgir un S₁, « *d'un autre style* », un S₁ qui ne se "carcaniserait" pas trop vite en un S₂, un savoir... : « *...peut-être est-ce du discours de l'analyste, si l'on fait ces trois quarts de tour, que peut surgir un autre style de signifiant-maître.* » (Livre XVII, Le Seuil, Paris, 1991, p.205)

Le premier point réside dans le premier chapitre : *Comment naît une voix (Le livre des poupées...*, op. cité, pp. 9-13), où Jacques Nassif tente l'impossible de faire parler un *infans*, celui qui ne parle pas, et donc de donner la parole, des paroles, à « *un bébé sans parole* » (Ibid., p. 8). Malgré tous ses efforts, son essai sonne faux. Pour Hésiode, lui-même, en sa *Théogonie*, au commencement – mais est-ce même un commencement ? –, n'est pas le verbe, il n'y a ni paroles, ni histoire, au mieux, bientôt, une bouche béante (Chaos), un ventre grouillant (Gaïa), et une pousse constante (Éros "primordial").

À cette tentative, je ne dis pas : « Amen ! », je dis : « Merci ! ». Je dis merci, parce que Jacques Nassif m'a ainsi obligé à repenser, à repenser, encore et encorps, ce double je, de l'énonciation et de l'énoncé, d'un dépourvu de conscience et d'un pourvu, le double je du יהא רשא יהא, *Èhyèh acher èhyèh* (Je serai : je serai), la réponse du *buisson ardent* à Moïse, qui s'enquiert de son nom, puisque nous revenons vers l'hébreu (Ex., III, 14).

« *Qui suis-je ?* » demande l'Un. « *Qui est Je ?* » ne répond l'Autre...

Cet *infans*, que Jacques Nassif tente de faire parler, est bien un sujet. Un sujet de l'énonciation, certes, pas de l'énoncé ! *Qui est Je ?* n'est pas une question, au mieux une non-réponse... Le bébé est bien une personne ! « Ça » sonne à travers. Énonciation sans énoncé. Cela m'a éclairé la réponse, justement, que Françoise Dolto faisait aux adolescents : « *Oui ! Tu as bien demandé à venir !* » À y en-

tendre dans ce « Tu », celui de l'énonciation, et non le toi(t) fuyant, celui du Moi de l'énoncé. À y tenter d'y circonscire l'"incirconscivable", ce sujet du désir, préexistant même au corps, et qui lui survivra jusqu'au moins à ce que l'on appelle parfois *la deuxième mort*.

Le second point est premier chronologiquement dans la lecture du *Livre des poupées qui parlent*. Présent dès le prologue, il s'agit de cette « consigne [...] dûment serinée [dès la troisième phrase] : *pas de métalangage !* » (op. cité, p. 7), qui devient même un « principe claironné » (*Ibid.*, p. 17). Je l'avais lue sans y prêter guère plus d'attention ; c'est son insistance tout au long du livre, qui m'a fait y revenir sans jamais cesser. Mieux, ou peut-être pire, cette insistance se doublait le plus souvent d'une obligation d'« entorse » (*Ibid.*, p. 17), voire de s'en « permet[re] les facilités » (*Ibid.*, p. 16). Le mot lui-même de métalangage y revient pas moins de douze fois dans les vingt-cinq premières pages. Il est aussi présent dans *Par les Marionnettes parler*, affubler aussi terriblement, qu'au bout du conte pertinentement, du substantif d'« autoritarisme » (op. cité, p. 48).

Jacques Nassif est pourtant apparemment explicite sur sa consigne, sur son principe : « *Point de métalangage ? Cela veut non seulement dire que l'on se prive ou s'abstient d'introduire dans ce locutoire exclusif qu'est la situation analytique, le moindre bout de texte qui attesterait d'une chose plutôt que d'une autre, ou qui en imposerait un sens et un seul, mais que l'on se convertit en l'héritier de la tradition iconoclaste pure et dure, celle des juifs, des arabes ou des protestants les plus intégristes, comme on voudra.*

À ceci près que le même geste qui exclut l'image et toute représentation susceptible d'aller dans le sens de donner corps à de la poupée dans la langue, consiste aussi bien à bannir toute glose du texte, glose à quoi il ne faudrait pas non plus que se réduisent les paroles qui se donnent à lire, quand elles émanent de la voix sans le visage de l'analyste. » (*Le livre des poupées...*, op. cité, p. 18)

Avant cette insistance, j'étais pourtant tranquille, j'étais pourtant peinarde auprès de mon arbre lacanien de la connaissance, et de son : « *il n'y a pas de métalangage* ». Je ne peux que remercier encorps Jacques Nassif de m'avoir rendu "intranquille", de m'avoir mis au travail, en me faisant me demander, pourquoi, si, depuis au moins le Lacan, des formations de l'inconscient, et la séance du 27 novembre 1957, il n'y avait pas de métalangage, pourquoi, donc, diable, s'en embarrasserait-il autant ? Pourquoi en aurait-il si peur ? Pourquoi le vouerait-il si féroce aux gémonies, alors même qu'il se retrouverait dans l'obligation d'y tomber lui-même ?

À cause du fait même de cette contrainte serait peut-être un début de réponse...

Et j'y suis tombé moi-même : je me suis mis à glosier ! Sur Lacan, évidemment...

Je retournais donc à la page 74 du *Séminaire V* (Le Seuil, Paris, 1998). Après la déclaration assumée, plus ou moins par l'intermédiaire d'un « *quelqu'un* », d'une « *logique en caoutchouc* », la suite du « *Autrement dit, il n'y a pas de métalangage* », me laissait peut-être entrevoir ce dont Jacques Nassif pouvait donc à ce point se méfier, se formaliser :

« *...il n'y a pas de métalangage, il y a des formalisations – soit au niveau de la logique, soit au niveau de cette structure signifiante dont j'essaye de vous dégager le niveau autonome. Il n'y a pas de métalangage au sens où cela voudrait dire par exemple une mathématisation complète du phénomène du langage, et cela précisément parce qu'il n'y a pas moyen de formaliser au-delà de ce qui est donné comme structure primitive du langage.* »

Me revenait dans mon introduction ce savoir intransmissible, même si le discours le resterait. Je décidais de retourner en "lacanie", et d'effectuer une revue de lecture grâce au *Pas-tout-Lacan*, de l'École lacanienne de psychanalyse (www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=10). Lacan, qui le plus souvent varie, et bien fol qui s'y fie, ne démentira jamais vraiment de son aphorisme sur l'absence de métalangage.

Que ce soit lors d'une question préliminaire à tout traitement de la psychose (décembre 57, janvier 58) : « *Relation ici du système à sa propre constitution de signifiant qui serait à verser au dossier de la question du métalangage, et qui va à notre avis démontrer l'impropriété de cette notion si elle visait à définir des éléments différenciés dans le langage.* » (*Ibid.*, p. 696), ou dans *La méprise du sujet supposé savoir*, prononcée à l'Institut français de Naples le 14 décembre 1967 : « *le discours sur l'inconscient soit un discours condamné : il ne se soutient en effet que du poste sans espoir de tout métalangage.* » (*Ibid.*, p. 1108), ou même dans le résumé du séminaire *La logique du fantasme* (annuaire 1967-68) : « *...il n'y a pas d'Autre de l'Autre, autrement dit pas de métalangage.* » (*Ibid.*, p. 1154) Ou dans le résumé du séminaire *L'acte psychanalytique* (annuaire 1968-69) : « *Pour dénouer ceci, il faut qu'une structure de l'Autre s'énonce qui n'en permette pas le survol. D'où cette formule : qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, ou notre affirmation qu'il n'y a pas de métalangage.* » (*Ibid.*, p. 1193), ou encore dans la post-face du 14 décembre 1969 à l'édition de poche des *Écrits* : « *Il n'y a pas de métalangage. Cette affirmation est possible de ce que j'en ai ajouté un à la liste de ceux qui courent les champs de la science. Elle sera justifiée,*

s'il produit l'effet dont s'assurera que l'inconscient EST un discours. » (Ibid., p. 1209), ou même encore dans Radiophonie, le 5 juin 1970 : « Que la cure ne puisse se passer que dans une langue particulière (ce qu'on appelle : positive), même à jouer de la traduire, y fait garantie "qu'il n'y a pas de métalangage", selon ma formule. » (Ibid., p. 1244) Ce fut finalement le *Discours de Tokyo* du 21 avril 1971, qui me fut des plus éclairants sur ces questions du métalangage, avec ces formules suivantes : « on ne peut pas s'en sortir », « vous tomberez dans tous les pièges », « plus vous vous enfoncez dans [...] ses failles et ses impasses », « c'est impossible à dire », « n'être pas maniable ». Comme souvent en analyse freudienne, il faudrait s'y débrouiller pour y tenir les deux bouts, debout. Il faudrait absolument l'écrire pour pouvoir le barrer. Comment s'en passer – d'un métalangage – à condition de s'en servir, suivant la formule du *sinthome* ?

Je cite plus longuement ce *Discours de Tokyo* – dans son séminaire montpellierain, François Balmès soutenait que c'était lorsqu'il était à l'étranger que Lacan disait ses choses le plus clairement, au Japon d'autant plus ? – :

« Le signifié, c'est quelque chose qui demande d'y regarder à deux fois avant d'en parler. Il est d'autant plus difficile d'en parler qu'on ne pourra jamais le faire qu'avec des paroles, c'est-à-dire qu'on ne peut pas en sortir. Si vous ne prenez pas au départ la notion qu'il n'y a pas de métalangage, c'est ce que j'enseigne, vous tomberez dans tous les pièges. Il n'y a pas de métalangage, c'est-à-dire plus on parle du langage plus vous vous enfoncez dans ce que l'on pourrait appeler ses failles et ses impasses. [...] ... et jusqu'à un certain point, si j'écris comme j'écris, c'est à partir de ceci, que je n'oublie jamais, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage. En même temps que j'énonce certaines choses sur les discours, il faut que je sache que d'une certaine façon c'est impossible à dire. C'est justement pour ça que c'est réel. » (Ibid., p. 1280)

« Ce que j'ai appelé le grand Autre, ce lieu indispensable à penser même ce qui est de l'ordre du symbolique ; sa principale caractéristique c'est qu'il n'existe pas. C'est bien pour ça que j'ai écrit signifiant de grand A barré. C'est un signifiant de la non-existence du grand Autre comme tel. C'est un signifiant indispensable à ce que fonctionne tout l'appareil. Il est bien certain qu'il ne faut jamais oublier que puisque il n'y a pas de métalangage, en disant même quelque chose comme ça, nous disons quelque chose qui doit forcément y échapper, n'être pas maniable. [...] »

Ce n'est pas contradictoire avec ce que je dis qu'il n'y a pas de métalangage : on écrit $S(A)$ c'est-à-dire Signifiant de A barré – il faut absolument écrire A et le barrer ensuite pour que ça fasse un signifiant –. Sans ce signifiant tout ce qui est de

l'ordre de la communication est impensable et en particulier l'expérience analytique. » (Ibid., p. 1282)

Je poursuivais ma revue, qui continuait d'insister dans le même sens, évidemment avec *Lituraterre*, du 12 mai 1971 : « Il n'y a pas de métalangage, mais l'écrit qui se fabrique du langage est matériel peut-être de force à ce que s'y changent nos propos. Est-il possible du littoral de constituer tel discours qui se caractérise de ne pas s'émettre du semblant ? » (Ibid., p. 1288), puis avec *L'étourdit*, daté du 14 juillet 1972 : « Car, j'y reviens une fois de plus, "il n'y a pas de métalangage" tel qu'aucune des logiques, à s'intituler de la proposition, puisse s'en faire béquille (qu'à chacune reste son imbécillité)... » (Ibid., p. 1348)

Et encore, enfin, par la séance du 15 mai 1973 du séminaire *Encore* : « Je vais dire – c'est ma fonction – je vais dire une fois de plus – parce que je me répète – ce qui est de mon dire, et qui s'énonce – il n'y a pas de métalangage. » (Livre XX, Le Seuil, Paris, 1975, p. 107)

Cette même séance recelait un point éclairant dans mes recherches, lorsque Lacan y soutient : « La formalisation mathématique est notre but, notre idéal. Pourquoi ? – parce que seule elle est mathème, c'est-à-dire capable de se transmettre intégralement. » Revenaient cette question de la transmission et ce passage du *Livre de poupées qui parlent* : « Car en tout état de cause, la solution du mathème est un échec patent ! En psychanalyse, point de transmission qui vaille, et encore moins sans reste ! » (op. cité, p. 20)

Pourtant Lacan, comme souvent, semblait y invalider de suite ce qu'il venait d'avancer : « La formalisation mathématique, c'est de l'écrit, mais qui ne subsiste que si j'emploie à le présenter dans la langue dont j'use. C'est là qu'est l'objection – nulle formalisation de la langue n'est transmissible sans l'usage de la langue elle-même. [...] ... l'analyse se distingue entre tout ce qui a été produit jusqu'alors du discours, de ce qu'elle énonce ceci, qui est l'os de mon enseignement, que je parle sans le savoir. Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir. Je dis toujours plus que je n'en sais. » (Livre XX, op. cité, p. 108) Mieux, toujours dans la même séance, il avance un peu plus loin : « C'est là que j'arrive au sens du mot sujet dans le discours analytique. Ce qui parle sans le savoir me fait je, sujet du verbe. » (Ibid., p. 108)

Je revenais à la question du sujet, à ce premier os que *Le livre des poupées qui parlent* m'avait donné à ronger. D'autant qu'un peu plus loin, Lacan y soutient ce qu'il y a de métalangage : « Il me faut pourtant dire ce qu'il y a de métalangage, et en quoi il se confond avec la trace laissée par le langage. Car c'est par là que le sujet fait retour à la révélation du corrélat de la langue, qui est ce sa-

voir en plus de l'être, et pour lui sa petite chance d'aller à l'Autre, à son être, dont j'ai remarqué la dernière fois [...] qu'il ne veut rien savoir. Passion de l'ignorance. » (Ibid., p. 110)

Au bout du conte, et peut-être étais-t-é-je – ététais-je – complètement à côté de la plaque, la pensée de Jacques Nassif n'était-elle pas si loin de ce passage d'*Encore*, lorsqu'il écrit : « Ce qui n'aura jamais à être recyclé, mais seulement remémoré, puis réhabilité, c'est ce qui s'oppose le plus résolument au métalangage et que l'on pourrait donc appeler un ante- ou un infra-langage, mais que Lacan lui, tarabiscoté comme d'habitude, appelait "lalangue" en collant l'article au mot. » (Le livre des poupées..., op. cité, p. 21)

Comment poser par dessus la clinique – tel un par-dessus, toujours taillé par quelque apprenti Procuste –, un sous-posé supposé savoir, pour pouvoir, et pour devoir le barrer ? Je n'ai toujours pas la réponse. Faut-il seulement tenter cet impossible ? Je ne le crois pas ! Jacques Nassif est explicite : seul le discours analytique freudien est transmissible, en aucun cas un quelconque et prétendu savoir ! Dans *Le livre de poupées qui parlent*, il accomplit ce qu'il préconise. Il y parvient par la grâce du voyage, auquel il nous invite, par ses lectures des contes et des nouvelles qu'il y élit. Chapeau ! Malheureusement, et moi le premier – le Moi se pense décidément toujours premier ! –, nous glissons le plus souvent, pour ne pas dire presque toujours, allègrement sur la pente savonneuse de la fascination d'un grand Autre – qu'il soit Lacan, lui-même –, que nous ne pouvons plus barrer ! Ma revue de lecture lacanienne, qui précède, en témoigne, tout comme sûrement ma tentative d'analyse de *la marionnette de la marionnette*...

Je ne pouvais ainsi pas me retenir de revenir, tout de même, à la page 74 des *formations de l'inconscient*. Je lisais la phrase qui suit la citation que j'ai donnée plus haut : « Néanmoins, cette formalisation est non seulement exigible, mais elle est nécessaire. » (Livre V, op. cité)

Je me demandais si ce n'était pas là que se nouait le désaccord le plus profond entre Jacques Nassif et Lacan. Le premier se refuse à toute formalisation d'un savoir supposé, dusse-t-il ensuite devoir la barrer. Tout au long de son livre, il ne cesse de s'en défendre, et y réussit le plus souvent... dans une quasi-impossible démarcation du « maître qu'il a eu » (Le livre des poupées..., op. cité, p. 16), pourtant résolument affichée, que ce soit à la page 21, que j'ai déjà mentionnée, : « Mais je reprends ici la question en l'état où l'a laissée Lacan et soutiens que celui-ci ne s'est pas aperçu, faute d'avoir pu théoriser correctement la voix... », ou plus longuement et plus durement encore dès la page 19 :

« Je prends donc nécessairement mes distances par rapport à la tradition lacanienne. On le sait, à force de ne pas vouloir trancher entre les deux versants de la lettre : celui qui en fait le support d'une formalisation et celui qui y voit la source du signifiant assimilé à un élément dans une langue donnée, mais non dans une autre justement ; à force de balancer tantôt du côté des modèles logico-mathématiques, voire des assimilations de la structure à une topologie déclarée de plus en plus ultime, celle des nœuds pour finir, tantôt du côté du jeu le plus débridé avec toutes les palinodies du littéral et du littoral, avec l'à fleur de langage, les fleurs de rhétorique et le jeu de mot les plus généralisés, le discours prononcé au Séminaire n'a pas manqué de buté sur une impasse.

Je pense, en effet, que Lacan a abouti à faire du discours de la psychanalyse la voix souveraine d'un maître absolu qui aurait trouvé la martingale permettant de ne plus rien signer des choses qu'il profère, pour faire de chacun de nous l'auteur de ce qu'il comprend de son dire, tantôt d'un dogmatisme aussi effréné que l'imparable d'une machine logique, tantôt d'une polysémie aussi illimitée que celle du texte de Joyce le plus incompréhensible. »

Lacan est cité nommément onze fois dans le livre de Jacques Nassif, par deux fois encore sous forme d'épithète, et enfin par deux périphrases : « le maître que j'ai eu » (Ibid. p. 16), et par rapport à Freud, « l'autre, son fondateur » (Ibid., p. 17). On sent bien dans ces deux circonvolutions toute l'ambiguïté des rapports, et toute l'ambivalence de Jacques Nassif envers et contre pastout Jacques Lacan. Ce dernier se trouve aussi mis en exergue de *Par les Marionnettes parler*, par deux citations, l'une des *Écrits*, l'autre du *Séminaire*, pour faire bon poids, bonne mesure... Mieux peut-être, je "le" retrouve dans les deux textes de Jacques Nassif par la récurrence de l'emploi de l'adverbe – au plus près du Verbe – : « précisément ».

Je peux peut-être entendre cette consigne du « pas de métalangage », comme une tentative à la fois désespérée, et à la fois le plus souvent réussie, d'éviter toute "gloserie lacanisante", d'échapper à toute "lacânerie". Jacques Nassif a le mérite courageux de franchir le Rubicon, et de nous inviter à le suivre, plutôt que de continuer à y pêcher à la ligne, et à s'y entremêler nos fils, pour s'y retrouver ligotés à mort ("élaborative") dans les rets lacaniens, sans même le souffle épique de celle d'un capitaine *Achab* attaché à "son" *Moby Dick* jusqu'aux tréfonds des océans !

Je peux peut-être aussi enfin entendre ce principe claironné du « pas de métalangage », comme celui d'un « pas d'illusion mortifère d'un métalangage », et me rappeler les invitations réitérées que Jacques nous fait lors des AG des CCAF à

écrire et à parler en analysant et non en analyste. Analysant, nous le sommes toujours, et pour toujours ; analystes, nous ne l'aurons été, seulement et éventuellement, qu'*a posteriori*. Je lui en serai toujours profondément gré, même si évidemment j'*entorse* et si je tombe trop souvent dans la facilité factice de l'illusion mortifère.

Ma toute relative jeunesse excuse sans doute ma prétention de croire qu'elle me donne cependant un avantage, négatif comme il se doit dans notre aventure, celui de n'être point affecté hypnotiquement par les fils invisibles de la voix de son maître...

Depuis que j'ai commencé à écrire ce texte, je me suis offert les joies de lire « *Un, per-*

sonne et cent mille », « *le premier roman qui pourrait se lire comme une véritable psychanalyse* » (*Ibid.*, p. 153), de Luigi Pirandello – comment ne pas être s'éprendre des écrits d'un natif du Chaos ? –. Précipitez-vous pour en faire de même, ou plutôt non, prenez le temps de le déguster.

Mais surtout donnez-vous le temps de lire *Le livre des poupées qui parlent...*

J'ai aussi acheté *L'écrit, la voix...*

Alors..., à suivre ?

Luc Diaz *faciebat*,
Castelnau,
le samedi 16 novembre 2012.

Parution...

SÁNDOR FERENCZI

Entre tendresse et passion

Jacqueline GARNIER-DUPRE

Collection L'œuvre et la psyché

26 euros ; 258 pages

Editions L'Harmattan



I

Quatrième de couverture : "Le 22 mai 1933 meurt, à 60 ans, Sándor Ferenczi, psychanalyste hongrois. De cet homme, son ami et son analysant, Freud lui-même écrira, quatre ans après sa mort, qu'il était devenu de par l'analyse un frère aîné sans reproche, un maître bienveillant promoteur de jeunes talents, ajoutant qu'il était l'ami et le professeur de ses présumés rivaux. Dans l'hommage qu'il lui rendait pour son cinquantième anniversaire, le maître viennois disait que ses articles avaient fait de tous les analystes ses élèves et qu'à lui seul il valait toute une société d'analystes. Dans ses lettres, il se plaisait à l'appeler son paladin, son grand vizir secret.

Il est vrai que Ferenczi a beaucoup écrit, enseigné, cherché, trouvé et cherché encore ; il a fondé l'Association internationale de psychanalyse et fut titulaire en Hongrie de la première chaire de psychanalyse. Et pourtant, à sa mort, il est vilipendé, on le dit égaré par la maladie ; Freud lui-même lui fait d'amers reproches et la postérité l'a, pendant un temps, oublié.

En France, dans les années 1950, l'on ne disposait pas de traductions de l'œuvre de Ferenczi et les analystes ne connaissaient de lui que ce que l'on en chuchotait.

Il aura fallu attendre quarante ans pour que son oeuvre commence à être traduite en France et encore un peu plus de temps pour que les quelque 1 200 lettres échangées entre Sigmund Freud et Sándor Ferenczi puissent être traduites et publiées.

Alors, qui était ce Hongrois, à la fois si proche et si étranger ? Que représentait-il de si dangereux pour les psychanalystes, ses contemporains qui l'ont étouffé et de si précieux pour nous, ses successeurs qui ont enfin la possibilité de le lire ?"

Le « précieux » de Ferenczi,

Michèle Skierkowski

"Alors, qui était ce hongrois, à la fois si proche et si étranger ? Que représentait-il de si dangereux pour les psychanalystes, ses contemporains qui l'ont étouffé et de si précieux pour nous, ses successeurs qui ont enfin la possibilité de le lire ?" (quatrième de couverture).

Après une biographie de Freud¹, Jacqueline Garnier-Dupré nous donne à lire aujourd'hui une biographie de Ferenczi. Le passage de l'un à l'autre s'impose presque comme une évidence, tant le débat entre Freud et Ferenczi est essentiel pour les psychanalystes d'aujourd'hui.

Ce livre se lit « comme un roman », très documenté sur la vie de Ferenczi, que nous suivons pas à pas, presque au jour le jour. Mais c'est aussi par ce "pas à pas », ce "au jour le jour" que J. Garnier-Dupré met en évidence le lien entre les drames et les impasses d'une vie singulière et la recherche théorique et clinique qui animait Ferenczi.

En quoi consiste le « précieux » chez Ferenczi ? Quelles questions a-t-il soulevées qui aujourd'hui encore seraient d'actualité ?

La lecture du livre de J. Garnier-Dupré fait apparaître plusieurs réponses à cette question, en voici quelques-unes, vous en trouverez certainement d'autres.

Comment se transmettait la psychanalyse dans les débuts ? Comment devenait-on analyste ? Et les modalités de ce devenir ont-elles eu des conséquences encore repérables de nos jours ?

J. Garnier-Dupré nous montre que la rencontre de Ferenczi avec la psychanalyse se fait dans un premier temps par la rencontre avec un homme, Freud, et la théorie qu'il élabore. Comme nombre de ces contemporains, Ferenczi s'est d'abord montré un disciple, à la manière de l'époque, « prosélyte de la psychanalyse », écrivant beaucoup, de nombreux articles pour illustrer, expliquer, faire circuler la théorie freudienne. La place singulière de celui que Freud appelait le grand vizir lui fut d'abord donnée par Freud, qui l'avait chargé de réfléchir à la fondation et aux modalités d'une organisation internationale de la psychanalyse.

De cette place octroyée par Freud, Ferenczi ne se satisfera pas. En tout cas, elle ne l'empêchera pas

d'explorer d'autres chemins, quitte à s'y perdre un peu.

Peut-on en repérer la trace dans cette première conférence au Congrès de Nuremberg (mai 1910) ou est en question la transmission de la psychanalyse ? Certes, dans cette conférence, Ferenczi examine comment une telle organisation devrait veiller à la sauvegarde de la psychanalyse comme doctrine. Mais l'affirmation que la transmission nécessite une organisation comme « lieu d'analyse permanente, » qu'elle doit être un lieu de critique analytique mutuelle de ses membres, que la satisfaction doit être recherchée dans le travail lui-même, et non dans la satisfaction narcissique, apparaît déjà comme l'ébauche de la position singulière que Ferenczi ne cessera plus de soutenir. Je ne peux m'empêcher de trouver là, en quelque sorte, une position proche de celle que Lacan soutiendra quant à l'institution : faire dépendre l'institution de l'acte analytique plutôt que l'inverse.

Ferenczi s'expose. Comment la psychanalyse pourrait-elle se transmettre autrement ? Ferenczi soutient que l'analyste doit, non pas accepté, mais doit revendiquer le fait d'être critiqué dans sa position d'analyste, comme si cela définissait de manière structurelle la position analytique. L'exigence d'analyse permanente, d'analyse mutuelle entre psychanalystes, apparaît ainsi comme le premier pas de ce qui sera la pratique prônée par Ferenczi un peu plus tard, "l'analyse réciproque", cette fois entre analyste et analysant.

« Quelles sont les garanties de la transmission ? », pourrait être la question de Ferenczi. Elle l'amena à chercher les critères permettant de dire que la fin de l'analyse a été atteinte.

Ferenczi a certes commencé comme ses pairs, Jung, Abraham, Rank, Jones, disciples et prosélytes de Freud ; travaillant mais d'un savoir universitaire, écrivant des articles, faisant des conférences pour expliquer la théorie de Freud, expérimentant sur des patients la théorie freudienne, pratiquant ce que nous appellerions aujourd'hui contrôle ou supervision.

Mais Ferenczi n'en est pas resté là. Il s'est fait l'analysant de Freud, il est allé sur son divan.

Cela n'a pas été de soi, comme le montre très bien J. Garnier-Dupré. La demande de Ferenczi à Freud d'une analyse a été très insistante, réitérée plusieurs

¹ Jacqueline Garnier-Dupré, *Sigmund Freud – Une vie à l'œuvre* ; 1999 ; Eres.

fois, et Freud s'est montré bien réticent à accéder à cette demande. Pourquoi ? Freud voulait-il maintenir Ferenczi dans un transfert à "la psychanalyse", à son œuvre, plutôt que d'avoir affaire à un transfert sur sa personne, d'avoir à faire l'analyse du transfert sur sa personne ?

De quel évitement ou de quel positionnement s'agissait-il pour Freud ? Le voyage à Palerme de Freud et Ferenczi que nous relate J. Garnier-Dupré sera déterminant. Ferenczi ne pourra pas faire l'impasse sur sa déception. Il attendait de pouvoir travailler avec Freud sur la paranoïa, -qu'ils travaillent « ensemble »-, Freud lui proposera d'être son scribe. Ferenczi attendait une "analyse mutuelle", une "franchise totale" entre lui et Freud, qui ne répondit pas non plus à cette demande.

Cette franchise totale, revendiquée à de multiples reprises, et à laquelle Freud ne répondra pas, apparaît comme un idéal, idéal de transparence, de transparence réciproque. Dire l'estime ou l'amitié, mais surtout, et là, Ferenczi insiste, les sentiments ou les pensées désagréables, l'agressivité, la haine. Ferenczi reprochera à Freud la non terminaison de son analyse, de n'avoir pas deviné et analysé un transfert négatif. Freud répondra à Ferenczi dans le texte "Analyse finie et analyse non finie", mais cinq ans après la mort de Ferenczi !

"Ferenczi étouffé", nous dit J. Garnier-Dupré, et elle met cela en partie au compte d'Ernest Jones. Les positions dans le mouvement analytique de l'un et de l'autre sont opposées. L'analyse qu'en fait J. Garnier-Dupré fait apparaître, par-delà les oppositions et les rivalités, une position très différente quant à l'analyse même. Pourquoi faire une analyse ? Ferenczi demande une analyse « thérapeutique » : « Un homme qui avait pratiqué lui-même la psychanalyse avec grand succès, décide que son rapport à l'homme comme à la femme – aux hommes qui sont ses concurrents et à la femme qu'il aime – n'est pas libéré d'entraves névrotiques, et se fait l'objet analytique d'un autre... »¹. Alors que Jones demande une analyse (qu'il fera sur le divan de Ferenczi) dans un but de formation. Les premiers psychanalystes ont été en quelques sortes des patients avant d'être des analystes, même si ils n'étaient pas en analyse pour autant. Mais Jones a été un des premiers à avoir une autre démarche. C'est au moment même où la psychanalyse, à travers son organisation, son institutionnalisation, se fonctionnarise et où les règles des associations se rigidifient que la question brûlante de l'analyse laïque se pose aussi.

Si Jones a pu considérer Ferenczi comme ayant des tendances psychotiques et s'interroger sur son état mental, ne pouvons-nous voir dans cette prise de

position, outre une rivalité et une tendance à "étouffer" l'œuvre de Ferenczi, une position de celui qui en quelque sorte se considérait comme "normal" et a été sur un divan dans un but de formation ? Cette question de l'analyse de formation (nous dirions didactique) et de l'analyse thérapeutique, nous savons quel sort Lacan lui réserva. Mais pour autant, la question ne cesse pas de se poser. En témoignent les attaques actuelles contre la psychanalyse laïque. Le « précieux » de Ferenczi consiste ainsi dans cette position, non pas tant dans la recherche idéale d'un « jusqu'au bout », mais dans ce qu'elle révèle d'un savoir y être, d'un savoir s'y tenir. Passion, écrit J. Garnier-Dupré dans le sous-titre de son livre ; oui, passion d'un analysant qui se dit insuffisamment analysé, et passion d'un analyste qui soutiendra l'exigence d'une « analyse à fond » pour l'analyste.

¹ Ainsi parle Sigmund Freud de Ferenczi, « *Analyse finie et analyse non finie* », 1937 -

Inter-Associatif Européen de Psychanalyse

Compte rendu de la coordination des 17 et 18 novembre 2012 Paris

Jacques Nassif
Lucia Ibañez Marquez
Jöelle Fetticcioni

Le secrétariat de l'I-AEP est actuellement assuré par les CCAF et le Point de capiton.

Associations représentées

Acte Analytique, Analyse Freudienne, Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne, Cercle Freudien, Ecole Belge de Psychanalyse, Errata, Groupe d'Etudes Psychanalytiques de Grenoble, GPP, Le Questionnement Psychanalytique, Psychanalyse Actuelle.

Les trois points à l'ordre du jour seront suivis sans débordements trop excessifs dans le temps.

À l'occasion des discussions ayant accompagné **le premier point : la validation du précédent C.-R.**, jugé par tous excellent, des points de vue se sont exprimés qui méritent d'être relevés :

1) Il ressort de sa lecture que des positions se sont assouplies, certains délégués se montrant sensibles à l'énoncé de certains arguments et pouvant finir par s'écarter des consignes de leur bureau touchant la non-institutionnalisation de l'I-AEP. Cela fera-t-il évoluer la fonction du délégué qui acquerrait de la sorte une marge d'autonomie dont il pourrait rendre compte ensuite auprès de son bureau, pour faire évoluer les choses ?

2) D'aucuns se sont montrés sensibles à la sincérité avec laquelle s'est exprimé le délégué d'Acte Analytique concernant la non-institutionnalisation radicale régissant leur collectif ; viserait à démontrer qu'un tel collectif n'était viable entre psychanalystes que s'il y avait du sujet, le non-institutionnalisable par essence, selon sa position.

3) Il n'en reste pas moins que plusieurs délégués retirent de leur lecture du compte-rendu qu'il pourrait être soutenu qu'une institutionnalisation de l'I-AEP permettrait sans doute d'éviter que l'Etat ne se mêle de notre pratique, s'employant donc à institutionnaliser de son côté ce qu'il considérera inévitablement comme une profession à réglementer et dans le sens de la psychothérapie.

4) Il a été apprécié que les positions de chaque association ressortent d'une manière aussi apparente, il est vrai du fait qu'un tour de parole nominal avait été instauré ; mais cela a rendu d'autant plus souhaitable que ce type de différences puisse être perceptible lors de nos futures discussions.

Un certain enlèvement de la discussion a été perceptible, au contraire, à l'occasion de la discussion du **deuxième point** qui concernait la **non-réponse des Séminaires Psychanalytiques** à la lettre qui leur a été adressée par le secrétariat, leur réclamant le prix de la location de la salle pour la coordination qu'ils étaient censés organiser.

C'est que les questions d'argent (pouvant aller jusqu'à l'instauration du paiement d'une cotisation annuelle et d'une démission enregistrée pour non-paiement, comme cela a cours au niveau individuel des membres de chacune de nos associations) pouvaient à nouveau soulever le problème de ce qui ferait encore lien dans un collectif informel comme l'I-AEP actuel.

Même si des dispositions seraient à mettre en place pour pallier ce genre d'inconvénient, ce n'est pas au niveau de ce genre de transparence que le rapport avec les pouvoirs public pourrait être envisagé comme viable ou soutenable.

Et respecter ce type de règles qui scellent une certaine représentation de ce qu'est l'institutionnel ne suffirait pas à faire ressortir l'attachement auquel nous tenons pour un certain mode de fonctionnement dont la fécondité ne peut être mesurée que plus tard, et non en fonction de la régulation qu'apporterait l'argent bien géré.

D'autres considérations se sont aussi fait entendre à propos de la recherche de différents homéomorphismes : entre les règles de l'analyse et ce qui régit le lien inter-associatif, entre la fondation/dissolution d'une association analytique et l'acte analytique, entre la dette, reconnue ou réclamée, et l'appartenance à un lien institutionnel visant à cadrer le symbolique pour le décrypter, etc.

Tout le monde est d'accord pour ne pas en rester au niveau d'une simple lettre et faire jouer la

parole, le secrétariat pouvant se charger d'appeler la représentante des Séminaires, pour (*qu'elle puisse préciser la position de son association quant à la dette qu'on lui impute et la poursuite ou pas de leur inscription à l'IAEP*) savoir si elle reconnaît ou dénie la dette qu'on lui impute.

Le morceau de résistance de la matinée devait consister dans le **rapport** que nos collègues avaient prévu de nous faire de **la consultation juridique auprès d'avocats spécialisés en droit européen**, dont le principe avait été voté lors de la précédente coordination et pour laquelle une dizaine d'associations s'étaient engagées à s'en partager les frais.

Sur ce dernier point qui a été abordé à la fin, tout le monde s'est accordé pour estimer que le prix en avait été tout à fait raisonnable. En revanche, beaucoup se sont montrés déçus par les maigres résultats obtenus quant à l'objet de la consultation.

Le plus clair de ce que ces spécialistes nous ont restitué, c'est que le cadre de la Loi de 1901, concernant les associations à but non lucratif et régissant chacun de nos regroupements, pouvait aussi tout à fait convenir à un collectif de ces associations. Il suffirait de transposer l'I-AEP en association mondiale et de créer des comités nationaux. Nos statuts actuels pourraient être facilement utilisables. Il suffirait de s'abstenir de prévoir un "règlement intérieur", un des critères d'acceptabilité de ce genre d'association étant la transparence et le règlement intérieur permettant peu ou prou de s'y soustraire.

Les autres critères les plus indispensables à cet effet sont la démocratie et la représentativité. Pour ce qui est de la démocratie, nous pêcherions plutôt par son excès. En revanche, pour ce qui est de la représentativité, il est vrai que chacune de nos associations prises une à une, surtout les plus petites en nombre, même si elles représentent un courant de pensée vivant, pourraient n'être pas jugées assez représentatives, raison pour laquelle elles se regroupent, et ont besoin de le faire, au sein d'un inter-associatif.

Il n'y aurait pas d'objection de principe à ce que les fonctions indispensables au fonctionnement d'une association Loi 1901 (Président, Secrétaire et Trésorier) soient tournantes et que le siège social soit déplacé au domicile des présidents successifs. Cependant cela serait coûteux en temps et en argent : nous n'aurions pas le temps de déposer en préfecture le nouveau bureau qu'il faudrait en déposer un autre, le faire une fois par an c'est déjà assez contraignant, des articles dans les statuts, qui seraient limitatifs du supposé pouvoir du CA de l'association serait plus adéquat. De toute façon, ce genre de structuration juridique est bien fait, si c'est ce que nous craignons, pour garantir une absence de pouvoir, en assurant la permutation périodique de son exercice.

Quel serait le but à attendre d'une telle restructuration? : garantir la non-réglementation de la

psychanalyse par les pouvoirs publics, afin qu'ils ne nous obligent pas à définir un titre, et défendre les principes de la psychanalyse laïque, sans aller pour autant, comme l'on fait certains grands groupes, jusqu'à viser à obtenir la reconnaissance d'utilité publique.

Il faut se rappeler que la démarche de l'IAEP est de faire valoir une représentativité de nos associations dans la transmission de la psychanalyse, dans nos statuts il s'agirait de privilégier l'idée que nos associations s'inter-valident.

Il nous a été répété à l'envi que *le juridique ne fait qu'entériner une situation de fait* qui pourrait se définir par l'ancienneté de notre fonctionnement, notre représentativité, pourvu qu'elle ne soit plus seulement mesurée au nombre de membres, mais au nombre d'associations participantes.

Il s'agirait de faire valoir le paradoxe suivant : association par association, nous sommes juridiquement structurés, même si certains d'entre nous sont peu représentatifs en nombre ; en revanche, l'IAEP est largement représentatif en nombre, alors qu'il n'est pas juridiquement structuré.

Durant la discussion, il est fait remarquer que le mot de "fédération" n'a pas été prononcé au cours de la restitution de ces informations juridiques, alors que certains pays échappent justement mieux à la crise, même si la crise de la psychanalyse ne se superpose pas à la crise financière et économique, parce qu'ils sont constitués en fédérations.

Il est aussi noté que l'intérêt d'avoir un inter-associatif structuré juridiquement était censé lui permettre de se constituer en partie civile, pour défendre des collègues attaqués par des groupes sociaux ayant tout simplement intérêt à refouler l'existence de la psychanalyse.

Il est enfin remarqué que ce n'est pas ce genre de restructuration juridique qui suffirait à solutionner le problème des dysfonctionnements graves dans notre vie institutionnelle actuelle (impossibilité d'organiser des Séminaires et de faire respecter le tour d'organisation des coordinations), et qu'une simple administration plus bureaucratique ne suffirait pas à pallier.

Enfin la consultation juridique n'a pas semblé répondre à notre souci de relancer la dimension européenne de notre mouvement.

Samedi après-midi

Associations représentées

Acte Analytique, Analyse Freudienne, Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne, Cercle Freudien, Ecole Belge de Psychanalyse, Errata, Groupe d'Etudes Psychanalytiques de Grenoble, GPP, Le

Questionnement Psychanalytique, Psychanalyse Actuelle.

A l'ordre du jour :

Présentation du séminaire de décembre.

JJ.Moscovitz rappelle la proposition du titre : « Psychanalyse et juridique, passage obligé ? » Il propose de travailler sur l'homoparentalité.

Le séminaire, à 15 jours de distance, n'est pas encore construit : quels intervenants et pour quel contenu ?

Le samedi matin où il pourrait s'agir de la question du juridique, pourraient être invités E. Roudinesco, JP Winter, et P. Chabrand, la question serait :

Qu'est-ce qu'un analyste quand il parle dans les médias ?

Reste à penser le samedi après-midi et le dimanche matin ; des idées sont avancées :

- les liens entre l'intime et le politique
- les procréations médicalement assistées
- Travail du juridique et œuvrer du psychanalyste .

Diverses propositions de travail ont été évoquées :

On pourrait travailler cette question de l'homoparenté avec le livre de JJ Moscovitz : D'où viennent les parents ?

Albert Maitre souligne, après la lecture faite d'un texte d'Anne Santagostini sur l'homoparentalité, déjà diffusé, qu' on fétichise la dimension anatomique au lieu de revenir au langage, et c'est très naturellement que le débat revient sur l'inter avec cette question :

Est-ce que la dimension contractuelle du juridique viendrait compromettre, dénaturer, subvertir, pervertir l'Inter, notre engagement à l'Inter ?

Peut-être pourrions-nous faire un travail sur « Institution et Contrat dans la psychanalyse » en référence à Deleuze .

Converser avec quelqu'un qui connaît bien le droit européen,

lire le préambule de la constitution française,

inviter Claire Ambroselli ?

Inviter Ali Magoudi à propos de son livre « Un sujet français »

La discussion n'est pas allée jusqu'à une organisation un peu structurée, Psychanalyse Actuelle est chargée de ce séminaire .

Séminaire Inter-associatif à Ravenna, Italie

La parole est donnée à Alessandra Guerra.

Elle explique l'importance aujourd'hui, étant donné la situation complexe et difficile de la pratique de la psychanalyse en Italie, d'organiser un Séminaire Inter-associatif là-bas. Il s'agirait de travailler autour de la laïcité, ce qui serait important pour les collègues

italiens que ce séminaire pourrait réunir, mais aussi pour l'Inter-associatif.

Le thème suggéré : « La formation du psychanalyste et les législations européennes ».

Qui organise ? Des collègues italiens impliqués dans « Il Manifesto per la psicanalisi »

Ce point suscite un débat : l'Inter-associatif regroupe des associations, est-ce que le groupe des organisateurs italiens est regroupé dans une association ou pas ? Alessandra explique qu'elle n'appartient pas à aucune association mais que depuis 4 ans et à travers Il Manifesto, elle a eu beaucoup d'échanges avec des collègues d'autres associations. Le plus important pour ces collègues était de se parler et de répondre à la question de la politique de la psychanalyse et non pas de se constituer en association. Il Manifesto fonctionne plutôt comme un réseau. Cependant certains se sont regroupés pour constituer une association : « Movimento per la liberta della psicanalisi ». Il s'agit d'une association culturelle qui a comme buts : la défense, la promotion et la diffusion de la pratique de la psychanalyse.

Il a été rappelé que la fondation européenne organise en Italie des congrès où se pavent des « Dottori », ce qui est le contre-exemple de ce que nous souhaitons. Nous pourrions nous demander pourquoi nous n'avons pas fait exister « le signifiant Inter » dans ce pays. Pour ce séminaire, il s'agirait de confronter des témoignages de ceux qui pourront parler (les collègues italiens), non à partir d'un lien associatif, mais de leur difficulté à pratiquer la psychanalyse.

A ce stade de la discussion, il a été interrogé comment sont votés les lois européennes ?

L'Europe est en principe contre une législation européenne de la pratique psychanalytique. Pour ce qui concerne le sanitaire et le social, cela relève de la souveraineté de chaque pays sauf pour les médicaments et la fiscalité. Mais cette position est tout de même ambiguë parce que l'Europe s'intéresse à la définition de ce qu'est le « prendre soin ».

Quant au séminaire, il a été envisagé que son organisation revienne à la coordination de l'Inter. Cette proposition n'a pas été retenue puisque cela impliquerait juste un changement du lieu du séminaire.

La coordination s'est prononcée pour une coordination du séminaire avec des collègues italiens regroupés autour du Manifesto, associés ou pas, et en provenance de différentes villes. L'Inter-associatif répondrait à leur invitation. Dans ce sens, il est proposé de constituer un groupe des délégués qui travailleront avec les collègues italiens. Les délégués qui souhaiteraient participer à ce groupe sont priés de se manifester auprès de Lucia Ibañez Marquez. Le groupe travaillera par mail et par communication skype. Une rencontre pourrait avoir lieu à Paris en janvier ou février avec Alessandra Guerra.

Alessandra a proposé la ville de Ravenna -pour des raisons politiques et parce que, s'agissant de sa

ville, il lui sera plus accessible d'organiser le séminaire.

Dates : Le 1^{er} weekend de juin il y a beaucoup d'événements à Ravenna. De ce fait, il a été voté à l'unanimité que le Séminaire ait lieu le 18 et 19 mai date prévue pour la coordination et le 20 étant un jour férié.

Dimanche 18 Novembre

Associations présentes :

CCAF, AF, AA, CF, EBP, Errata, GEPG, GPP, PA, QP.

Sur le site ;

David Schrans suggère que chaque association envoie à nouveau l'argument de présentation qui lui correspond.

Il se propose de rechercher le mot de passe chez le dernier utilisateur, ou bien de trouver le moyen informatique d'en initier un autre afin que nous puissions utiliser le site.

Proposition à débattre sur une Charte ;

Il est proposé de débattre lors de la prochaine coordination, un document élaboré par l'IAEP en 2001 : Psychanalyse ? Qu'est ce qu'un psychanalyste aujourd'hui ? Déclaration de l'Inter-associatif européen de psychanalyse.

Ce document est joint à ce rapport.

Reprise du débat sur l'évolution de l'Inter-associatif : lui donner un statut juridique ou maintenir l'état actuel avec des changements ?

EBP : Cette association n'est pas en total accord avec les statuts actuels de l'IAEP, notamment le paragraphe : « Pour une politique de la psychanalyse » Il est difficile d'être délégué pour des statuts qu'on ne comprend pas.

Il semblerait qu'en Belgique le terme de politique ne soit pas utilisé de la même manière qu'en France, même si la polysémie des mots entraîne des malentendus entre français, avec d'autres nationalités les choses se compliquent encore.

Karel Lambers: En 2001, lorsqu'il s'est agi de soutenir un texte commun par l'IAEP, nous nous sommes comportés comme si on était fédérés, alors que le texte aurait pu être soutenu uniquement par les associations qui le souhaiteraient, et non pas dépendre d'une unanimité.

Nous pourrions considérer la possibilité de trouver un accord sans consensus, c'est-à-dire que l'Inter-associatif puisse s'engager sans que cela sollicite la signature -de toutes les associations.

Il est proposé la lecture des statuts actuels en coordination et que chaque délégué puisse dire ce qu'il en pense et surtout s'il y adhère encore.

Acte Analytique : la position du délégué est particulièrement difficile quant il s'agit de faire état d'une discussion de la coordination et qu'il y a divergence, il faut se mouiller. D'autant plus s'il s'agit de s'engager autour d'un écrit.

GEPG : Dernièrement si nous continuons c'est par rapport au projet d'écriture.

AF : Le fonctionnement actuel de l'IAEP avec ses statuts pourrait être transposable dans un état juridique qui nous permettrait de nous positionner politiquement. Cette proposition pourrait être considérée par l'AF.

CCAF : Si nous maintenons l'IAEP telle qu'il est, nous ne pouvons pas agir. Il y aurait un point sur lequel nous serions d'accord, quels soient nos divergences c'est de soutenir une position commune dans le cas d'une atteinte grave à la psychanalyse. Mais même dans ce cas, nous pourrions envisager la possibilité du désaccord sans que cela implique d'avoir à partir, mais de continuer à se parler en faisant des alliances. Pouvoir être d'accord sur le désaccord.

Nous ne sommes plus au temps de la répétition, nous avons mis le doigt sur ce qui fait symptôme et nous avançons. Quand on arrive à s'entendre, à se parler, à lever des malentendus, il nous a été possible d'arriver à un accord, voire à des compromis.

La proposition de débattre sur les statuts actuels lors de la prochaine coordination a été retenue.

Nous avons été d'accord pour que chaque association lise ou relise les statuts de l'IAEP, fasse des propositions écrites sur des changements ou des améliorations possibles, afin qu'on puisse débattre de la pertinence ou pas d'une réécriture.

Commentaires sur le texte de Daniel Bonetti envoyé à la coordination l'été dernier.

Un bref débat a eu lieu au sujet du texte de Daniel Bonetti. Nous avons trouvé un réel intérêt à lire son écrit, nous n'avons pas vraiment réussi à aller puiser dans cet ailleurs qu'est l'Asie un questionnement que nous sommes bien en peine quelque fois de formuler dans notre culture, même si il est souvent intéressant de regarder sur le côté pour mieux voir ce qui est face de nous.

Pourrait-on dire que Daniel Bonetti nous a manqué ?

Pour le secrétariat

Jacques Nassif (CCAF), Lucia Ibañez Marquez (CCAF), Joëlle Feticcioni (Le Point de Capiton)

Compte-rendu de la réunion du CLF 2012

Paris

Christophe Amestoy

Prochaine réunion : 08/01/2013

1) Changement de secrétariat :

Le secrétariat du comité de liaison français est maintenant assuré par le Cercle Freudien et Fedepsy.

La nouvelle adresse mail sera transmise à toutes les associations.

2) Colloque de Convergencia aura lieu les 1 et 2 juin 2013 à paris

-Un courrier sera transmis à toutes les associations ainsi que l'argument de Frédéric Nathan-Murat.

-15/01/13 réponses attendues de la part des associations françaises pour cette date à propos e l'argument de Frédéric Nathan-Murat .

3) Le Comité de Liaison Général de Convergencia se tiendra Jeudi 30 et Vendredi 31 mai 2013.

4) Pour 2014 pas de possibilité à Strasbourg pour le colloque/congrès CLG

5) Quelle Politique pour Convergencia ?

Débat autour du texte de G. Pommier (« à propos du « DSM »).

Proposition d'argument pour le colloque de Convergencia Des 1 et 2 juin 2013

Frédéric Nathan-Murat

Psychanalyse de la politique, politique de la psychanalyse

Dans un climat sociopolitique où le gouvernement précédent traitait l'Alzheimer à coup de Médiateur, confiait l'autisme aux neuro-cognitivistes et instaurait la contrainte biochimique en ambulatoire, comment se situent les associations lacaniennes membres de Convergencia, sur ces questions politiques ?

Comment et en quoi, le discours analytique leur paraît-il, ou non, politique ? Comment conçoivent-elles, l'incidence politique de leurs orientations cliniques, de leurs options théoriques ? La conçoivent-elles ?

Estiment-elles nécessaire un statut de la psychanalyse ? Estiment-elles qu'un diplôme universitaire soit nécessaire à sa pratique ?

Comment la question politique s'est-elle posée, lors de leur fondation, au cours de leur histoire ou à l'occasion de leur dissolution, de leur scission ?

Bloc-notes

*Le prochain **Courrier** paraîtra
En mars 2013*

Michele.skierkowski@free.fr

Claudine Hérail change d'adresse postale.

*Le **Courrier des CCAF** paraîtra avant chacun de
nos temps institutionnels – (Assemblées générales
ou journées). Dans l'intervalle, informations et
autres vous parviendront par newsletter.
MS*

Annuaire des membres de l'Association

Janvier 2013

Mme ABECASSIS Geneviève

1469, rue de Las Sorbes Bât. A 34070 Montpellier
Tél. : 04 67 45 49 26
Tél. Mobile : 06 82 58 45 36
E-mail : abecassis.genevieve@numericable.fr

Mme ALLIER Danielle

Prof. : 223 C, rue du Triolet., 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 61 17 85
E-mail : d.allier@wanadoo.fr

M. AMESTOY Christophe

Prof. : 35, rue Debelleyne
75003 Paris
tel. : 01 42 78 31 84
Privé : 18, rue des Renouillères Saint Denis 93200
Tél. : 01 42 43 63 70
E-mail : jc.amestoy@cegetel.net

M. BARTHELEMI Michel

Prof. : 22, rue de l'Argenterie, 34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 60 83 34
Tel privé : 04 67 60 98 91
Fax : 04 37 60 74 03
Tél. mobile : 06 20 61 67 15
E-mail : barthelemi.michel@wanadoo.fr

Mme BEAULIEU Agnès

Prof : Le Savot et Les Blaches, 26170 Merindol-les-Oliviers
Tél. : 04 75 28 70 37
Tél. mobile : 06 67 79 64 41
E-mail : beaulieu@wanadoo.fr

Mme BERT Fabienne

1, place Tobie Robatel – 69001 Lyon
Tél. : 04 72 41 08 73
Tél. prof. : 06 23 60 52 96
E-mail : fabienne.bert@laposte.net

Mme BONNEFOY Yvette

48, rue de la Glacière, Bal 03 escalier E
75013 Paris
Tél. : 06 08 99 76 33
E-mail : bonnefoy.yvette@orange.fr

Mme CARRE Isabelle

Prof. : 45, chemin des Grenouilles 38700 La Tronche
Tél. : 04 76 18 22 30
Privé : Mas Montacol
Mas de la rue
38190 La combe de Lancey
Tél. : 06 13 04 65 03
E-mail : isabelledurand68@gmail.com

M. CHOUCHAN Pierre

15, rue du Champ du Four
78700 Conflans ST. Honorine
Tél : 06 07 85 20 24
E-mail : pchouchan@orange.fr

M. CIBLAC Guy

196 bis, rue Ancienne de Montmoreau, 16000 Angoulême
Tél. : 05 45 61 71 61 et 09 61 22 80 93
Tél. mobile : 06 08 40 00 32
E-mail : Ciblac.guy@wanadoo.fr

Mme COLLET Catherine

11, rue Georges Brassens 31200 Toulouse
tél. : 06 14 12 45 88
Prof : 10, rue de Metz -31000 Toulouse
E-mail : collet-aversenq@yahoo.fr

Mme COLLIN Nadine

18, rue Marie Curie 78990 Elancourt
Tel : 01 30 62 41 64
Tél. mobile : 06 07 38 06 41
E-mail : nadinecollin@aol.com

Mme COLOMBIER Claire

58, rue de Crimée 75019 Paris
Tél. prof. : 01 43 79 35 27
Mobile : 06 31 93 14 09
E-mail : claire.colombier@dbmail.com

M. DARCHY Jean Michel

Prof. : 2, rue N.D.des sept Douleurs
Résidence "Le bon pasteur" Bât. D 84000 Avignon
Tél. : 04 90 85 67 78
Privé. : 28, rue V. Vangogh 84 310 Morières les Avignon
Tél. : 04 90 31 12 26 - Fax : 04 90 33 51 50
Tél. mobile : 06 14 49 81 30
E-mail : jmdarchy@hotmail.com

Mme DEFRANCE-LEMAY Maryse

84, rue Carnot, 59200 Tourcoing
Tél. : 03 20 25 20 10
E-mail : defrance.maryse@orange.fr

Mme DELAPLACE Martine

Prof. : 58 bd. De Clichy, 75018 Paris
Tél. : 06 62 05 94 49
E-mail : martinedelaplace@gmail.com

M. DELOT Daniel

160, rue de l'Abbé Bonpain, 59800 Lille
Tél. : pof. : 07 60 43 01 02
Tél.privé : 03 20 31 04 27
Fax : 03 21 49 80 10
E-mail : ddelot@nordnet.fr

Mme DENECE Estelle

5, rue Campagne Première, 75014 Paris
Tél. prof. : 01 43 21 11 07
Tél. privé : 01 46 64 22 16
E-mail : estelledenece@aliceadsl.fr

Mme De ROUX Delphine

Prof. : Les Muses 24, rue de la cavalerie
34000 Montpellier
Tél. : 04 67 72 86 78
E-mail : delphine.deroux@club-internet.fr

M. DESROSIERES Pierre

26, rue des Écoles, 75005 Paris
Tél. prof. : 01 40 51 71 25
E-mail : pierre.desrosieres@laposte.net

M. DIAZ Luc

Le Castelnaud R1 – 23, avenue de la Galline
34170 Castelnaud le Lez
Tél. : 04 67 58 87 00
E-mail : luc.diaz@wanadoo.fr

M. DIDIER Éric

5, rue du Chevalier de la Barre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 30 73
E-mail : lericdidier@yahoo.fr

M. DIDIERLAURENT Michel

Prof. : 17, rue des Minimes, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 19 23 92 - Fax : 04 73 19 23 91
Privé. : 3, place Michel de l'Hospital, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 91 18 88
E-mail : michel.didierlaurent@wanadoo.fr

Mme DIEBLER Marie

31, rue Guy Moquet, 75017 Paris
Tél. : 06 60 15 32 65
E-mail : marie.diebler@wanadoo.fr

Mme DUFRESNOY Isabelle

16, rue des Lices – 41000 Blois
Tél. : 02 54 58 82 56
Tél. mobile : 06 81 55 50 34
E-mail : isabelle.dufresnoy@gmail.com

Mme FRANCHISSEUR Marie-Françoise
Le Sévigné, 114, avenue de Royat, 63400 Chamalières Royat
Tél. : 04 73 35 88 28
E-mail : franchisseur@wanadoo.fr

M. GENIN Yves
22, rue de Bellechasse, 75007 Paris
Tél. : 01 47 05 28 59
E-mail : yv.genin@orange.fr

Mme HERAIL Claudine
25 bis avenue du jeu de Mail
34170 Castelnau le Lez
Tél. : 04 67 03 38 09
E-mail : claudine.herail@club-internet.fr

M. HOLTZER Jean-Pierre
Prof. : Les Muses, 24, rue de la cavalerie
34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 70 63 21
Tel. : 06 78 30 98 34
E-mail : jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr

Mme IBANEZ-MARQUEZ Lucia
Prof : Palazzo Del Rialto 207, 8 rue des Consuls Port Ariane,
34970 Lattes
Tél. : 04 67 15 35 62
E-mail : lucia.ibanezm@free.fr

Mme JAEGER Anne
300, chemin de Barroux
84810 Aubignan
Tél. mobile : 06 09 59 07 63
E-mail : ajzepeda@wanadoo.fr

M. LADAS Costas
188. 13d. Jean Mermoz, 94 550 Chevilly-Larue
Tél. prof. : 01 46 61 41 78
Mobile : 06 62 24 61 38
E-mail : c.ladas@orange.fr

Mme LALLIER-MOREAU Dominique
Prof. : DML Pôle de santé rural
Rue Grobois
53 110 Lassay les Châteaux
Tél. : 02 43 03 18 56
Privé : Résidence les Greniers de la Gâtinière
Appt. 10 – 15, bd De la Gâtinière
61 140 Bagnoles de l'Orne
Tél. : 02 33 38 07 99
Portable : 06 65 45 09 58
E-mail : LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr

Mme LECLERCQ Françoise
548 rue de Ferin – 59500 Douai
Tél. : 03 27 87 75 26
Tél. mobile : 06 87 60 36 65
E-mail : f.leclercq@cegetel.net

M. LEHMANN Michel
4, rue Wilfrid Kilian
38000 Grenoble
Tél. prof. : 04 76 87 89 04
E-Mail : michel-lehmann@club-internet.fr

M. LEMESIC Peter
19, rue Jules Guesde 34080 Montpellier
Tel. : 04 67 41 48 96
Tél. mobile : 06 65 56 82 35
E-mail : lemesic.peter@orange.fr

Mme LESBATS -AIMEDIEU- Martine
29 ter, rue Colbert 13140 Miramas
Tél. : 09 71 50 10 42
Prof. : 04 90 50 14 97
Mobile : 06 63 13 28 60
E-mail : aimedieumartine@wanadoo.fr

Mme LE VAGUERESE Dominique,
2, rue Bourbon le Château, 75006 Paris.
Tél. : 01 43 54 89 20.
Mobile : 06 63 14 72 94
E-mail : levaguerese.dominique@neuf.fr

Mme LIOUX Claude
17, Avenue d' Assas – entrée B
34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 52 40 88
Mobile : 06 82 12 00 06
E-mail : claudie.m.lioux@wanadoo.fr

M. MAÎTRE Albert
Prof. : 23, Bd du Maréchal Leclerc, 38000 Grenoble
Tél. et fax : 04 76 44 22 69
Priv. : 32, route de Saint-Nizier, 38070 Seyssinet
Tél. : 04 76 49 16 60
E-mail : albert.Maître@wanadoo.fr

Mme MARTIN-SAULNIER Janine
20, rue Miguel Mucio, 66000 Perpignan
Tél. : 04 68 55 15 01
E-mail : ja.ma@free.fr

M. MASCLEF Claude
104. 13d. P. Vaillant Couturier 59065 Auberchicourt
Tél. : 03 27 92 65 49
Fax : 03 27 94 09 52
Tél. mobile : 06 99 30 63 28
E-mail : cmasclef@hotmail.com

M. MINOIS Lionel
BP 127 11, Magenta, 98800 Nouméa
E-mail : cminois@offratel.com

Mme MOSSÉ Catherine
121, rue Fontgieve, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 37 39 00
E-mail : cathmosse@free.fr

M. NASSIF Jacques
15 bis, rue Rousselet. 75007 Paris
Tél. : 01 43 06 86 21
Fax : 01 43 06 86 54
E-mail : lien@jacquesnassif.com
Doctor Ferran 24 7^e-1. 08034 Barcelone
Tél. : 93 204 33 18
Fax : 93 280 60 39

M. ODDOUX Christian
Prof. 1 : 26, rue Lemerrier, 75017 Paris
Tél. prof. 1 : 01 43 87 66 38
Tél. prof. 2 : 03 85 33 21 53
Privé : 2, rue de L'église, 71260 Lugny
Tel. priv. : 03 85 33 00 37
E-mail : christian.oddoux@orange.fr
Site internet : www.oddoux.net

M. PHÉSANS Bertrand
Prof. : 97, boulevard Arago 75014 Paris
Tél. : 01 45 87 21 31
Privé : 27, rue Des laitières 94300 Vincennes
Tél. : 01 48 08 09 42
E-mail : bpheasans@teaser.fr

Mme PHILIPPOT Patricia
Prof. 53, rue de Chabrol 75010 Paris
Tél. : 06 60 14 28 59
Privé : 27, quai de l'Oise 75019 Paris
E-mail : patriciaphilippot@yahoo.fr

Mme RHEINBOLD Marie
37, rue Fontaines, 31300 Toulouse
Tél. : 05 61 42 53 60
E-mail : marie.rheinbold@numericable.fr

Mme RIGOLLET Marie-Françoise
Prof. : 17, rue des Rosiers, 89100 Sens
Tél. prof. : 03 86 83 05 44
Privé : 16, rue du Général Leclerc – 89100 Sens
Tél. privé : 03 86 64 47 66
E-mail : mfrigolet@gmail.com

Mme ROOSEN Christine
Tél. : 01 45 59 33 78
E-mail : christineroosen@orange.fr

Mme SELLÈS-LAGORCE Yvette
Prof. : 36, rue Pétiinaud Dubos, 87100 Limoges
Tél. : 05 55 77 48 68
Privé. : 16, rue Pasteur, 87000 Limoges
Tél. et fax : 05 55 79 39 90
E-mail : yvette.selles@sfr.fr

Mme SKIERKOWSKI Michèle
Prof. : 223, rue du Triolet, Bât. C, 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 52 22 33

Portable : 06 32 90 46 79
E-mail : michele.skierkowski@free.fr

M. VALLON Serge
106, Quai de Tounis, 31000 Toulouse
Tél. : 05 61 52 03 40
Fax : 05 61 33 10 63
E-mail : serge.vallon@numericable.fr
Vst.cemea@wanadoo.fr

Annuaire des correspondant(e)s de l'Association Janvier 2013

M. ALBISSON Gérard
41 rue Blomet 75015 Paris
01 45 67 28 39

Mme ANCELE Marie-Pierre
5 bis rue de Substantion apt 105
34000 Montpellier
Tel : 06 21 99 31 83
ancelemp@free.fr

Mme BALDANZA-FLORES Maria
C/ Entença 63 3° 4a
Barcelona 08015
Spain

M. BOURJAC Pascal
81, avenue des minimes
31200 Toulouse

Mme BOENISCH-LESTRADE Marie-Claire
14, résidence du petit Breuil
86000 Poitiers

Mme BRIAL Claudine
17, rue du Mas de Magret
34430 st Jean de Védas

Mme COLOMBANI Margaret
116, rue du Château
75014 Paris
Tel. : 01 43 21 85 75
e-mail : margaret.colombani@wanadoo.fr

Mme DESLANDES Marie
48 rue Eugène Martin
94120 Fontenay sous-bois
Tèl. : 06 62 46 31 38
e-mail : deslandes.marie@bbos.fr

M. DEUTSCH Claude
9, rue des vierges Kerners 56640 Arzon
Tel. : 02 97 53 84 58
e-mail : deutschclaude@neuf.fr

M. EYGUESIER Pierre
Prof. : 32, rue d'Orsel, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 24 13
Privé : 80 rue Ménilmontant 75020 Paris
Tél. et fax : 01 42 59 76 38
E-mail : kliketi@libertysurf.fr
petitecapitale@aliceadsl.fr

M. GALIEN Jérôme
1, Avenue du 8 mai
30220 Aigues-Mortes
Mobile : 06 2253 89 08
E-mail : jerome.galien@laposte.net

Mme GARNIER-DUPRE Jacqueline
3, rue de l'école de médecine
34000 Montpellier

M. KEMPF Jean-Philippe
11, rue Simon Derevre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 55 07 44
Mobile : 06 42 02 78 35
jphkempf@wanadoo.fr

M. LAVIOLETTE André
8 rue de l'Entrepôt
62600 Berk sur Mer
Tél. 06 81 29 49 34
e-mail : andre.laviolette@voila.fr

Mme LE NORMAND Martine
6, quai des Marans, 71000 Macon
Tél. prof. : 03 85 39 14 45
Mobile : 06 33 60 24 34
E-mail : martine.le.normand@orange.fr

M. MASSON André
37, rue Tarin
49100 Angers

Mme PERRIN Maryse
41, rue Robert
31200 Toulouse
06 75 64 08 14
Maryse.perrin.estarlie@wanadoo.fr

Mme RAINHO Elisabeth
1 bis, rue du Figuier
34000 Montpellier

M. SALVAIN Patrick
10, rue du Tour Ministre
07200 Aubenas
E-mail : patrick.salvain@orange.fr

M SANTELLI Albert
356, rue Armand-ohlen PK4
98800 Nouméa – Nouvelle-Calédonie
E-mail : albert.santelli@gmail.com

Mme SEYNE Raymonde
22, rue saint-denis Poitiers

Mme SÖTTY Annie
100, rue Guillaume Fouace 50760 Reville
Tel : 02 33 53 38 54
E-mail : sotty.annie@wanadoo.fr

Ms WILDER Françoise et Sean
227, chemin du Réservoir de Montmaur. 34090 Montpellier
Tél: 04 67 61 98 87
Tél. mobile : 06 61 14 76 97 (F.) et 06 40 96 03 19 (S)
E-mail : francoise.wilder@orange.fr / sean.wilder@orange.fr

Agenda

Assemblée générale statutaire des CCAF

19 et 20 janvier 2013, à Paris

Maison des Associations
1-3 rue Frédéric Lemaître
75020 Paris
Métro Jourdain

Dispositif sur la pratique : retour au cartel d'adresse

19 janvier 2013 à Paris de 9h30 à 12h30

Coordination de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse

2 et 3 février 2013

Rencontre avec Jean Allouch à Montpellier

9 et 10 février 2013

Journée des Cartels en Avignon : 23 mars 2013

de 9h30 à 17 heures.

Dispositif sur la pratique : retour du cartel d'adresse

24 mars 2013 en Avignon de 9h30 à 12h30.

Séminaire I-AEP à Ravenne (Italie)

18 et 19 mai 2013

Comité de liaison générale de Convergencia

30 et 31 mai 2013 (Paris)

Colloque de Convergencia

1 et 2 juin 2013

Assemblée générale des CCAF

15 et 16 juin 2013

Séminaire des CCAF à Lille

Octobre 2013 (date à préciser).